

Lutineries à la rescousse



Isabelle Meeks

Lutineries à la rescousse

Isabelle Meeks

Ce recueil au format électronique bénéficie des mêmes droits d'auteur que la version papier. Merci de ne pas le distribuer gratuitement autour de vous sauf à vos enfants.

© Isabelle Meeks

ISBN 9782322242818

Impression : BoD - Books on Demand, Allemagne
12/14 Rond-Point des Champs-Élysées - 75008 Paris

Dépôt légal Septembre 2020

PRÉFACE

Le manichéisme nous structure, particulièrement ce bien qui triomphe du mal après une lutte farouche, abandonnée au profit de la sérénité. Le long chemin du Candide de Voltaire qui finit par vivre heureux en cultivant son jardin.

Rien n'est donné dans le Monde d'Isabelle. Tout s'acquiert par l'épreuve, le travail, les valeurs humaines. Mais on y est rarement seul. L'ombre parentale plane et vous accompagne : la bonne, incarnée dans les fées qui volent à votre secours, et la mauvaise dans les sorcières. Ne nous y trompons pas, aucun parent n'est parfait, sinon l'enfant ne serait pas armé pour la vie...

Ce livre raconte les mésaventures rencontrées ; elles sont combattues, dépassées et l'optimisme est au bout du chemin. Il nous montre combien nous avons tous besoin les uns des autres, même sans se l'avouer.

L'oiseau égaré, celui qui s'imagine voler plus haut et plus vite, est rapidement dénoncé dans ses prétentions, ramené au bercail après une leçon qui remet chacun à sa place. Car le Monde d'Isabelle est ordonné, réglé afin que chacun interfère harmonieusement avec autrui et avant tout se nourrisse de ces liens.

Nous rêvons tous d'un monde égalitaire, juste, où la douleur s'oublie, le malheur se répare, la peine se console, la

violence se pardonne et l'amour ou l'amitié sont acceptées comme un cadeau des Dieux.

L'adulte apprend, non sans désillusion, que ce monde ne peut exister. Mais rien n'empêche le rêve ! Et ce recueil, par ses petites fables débordantes d'humanité, guide en douceur l'enfant vers l'âge adulte et pourquoi pas, permet à l'adulte de s'attarder dans l'enfance, sans aigreur ni nostalgie.

Un livre vivant qui donne courage et raison, qui exhorte l'expérience, qui permet d'avancer sans regrets ni épanchements inutiles sur les difficultés, vécues comme une simple marche et nécessaires pour habiter sa vie à tous les stades de sa progression.

On perçoit la démarche personnelle, qui cherche à avancer, sans se retourner, consciente que les regrets figent les désirs et inhibent l'action.

Ces petites histoires vous donnent en partage les acquis de l'auteur, loin d'un prosélytisme ennuyeux, pour accompagner chacun au mieux et aider à atténuer les blessures inévitables de la vie.

Un régal de situations loufoques et variées qui vous font sourire avec tendresse et émotion.

Docteur N. Ruyer

Sommaire

Des sorcières méconnues	1
Une famille qui dérange.....	3
Des apparences trompeuses	11
Un dimanche surprenant	17
Se méfier de ce que l'on souhaite	23
Les deux « Ma ».....	29
Le mal du siècle	37
La main verte	45
L'inacceptable.....	55
Dame sans Roi	63
Mimosa et Papillon	71
Un destin tout tracé	79
Un corsaire à quatre pattes	87
La beauté intérieure.....	97
Il était moins une.....	105
Une Mamy branchée	113
Des yeux plus gros que le ventre	121
De marmiton à Maître Queux	131
Une rancœur tenace.....	141
Réel et virtuel.....	151
Trois générations sous le même toit.....	161
Il n'y a pas de rose sans épine.....	169
L'art et la manière de dire les choses	177
Le rallye des Castors et Marmottes	185
Monsieur Cellophane	193

La maison désenchantée	201
De fil en aiguille.....	211
Les Merlins du logis.....	221
Entre deux maux, il faut choisir le moindre	231
La politesse des Rois.....	239
La vérité travestie.....	247
La pire des baby-sitters	257
Le prix de l'argent.....	265
Une main de fer dans un gant de velours	273
La vie n'est pas un jeu	281
Radio ragots = Radio bobos	291
Une chaîne de cœurs	303

Les histoires qui suivent sont inspirées de situations réelles et de traits de caractères courants. Une ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est fort possible, mais les noms propres sortent tout droit de mon imagination, les personnalités ont été mélangées, et le déroulement des faits a quelque peu été arrangé.

I.M.

Des sorcières méconnues



Il y a très longtemps, tellement longtemps qu'on ne sait plus vraiment ni quand, ni où ça s'est passé, il y a eu une terrible bataille entre les fées et les sorcières. Et les

fées ont gagné, mais de justesse. On a eu très peur, il s'en est fallu d'un cheveu pour que ce soit les vilaines sorcières.

Comme récompense à leur victoire, les fées ont eu le droit de diminuer le pouvoir de la moitié des sorcières pour les rendre à peu près inoffensives. Elles pourraient faire des mauvaises blagues, elles auraient le droit de faire des transformations mais de courte durée, et chaque méchanceté devrait servir une bonne cause. On les baptisa les Sorcigentières*. Bien sûr, comme tous les petits personnages aux pouvoirs magiques, elles seraient invisibles et pourraient intervenir soit de leur propre initiative soit en étant appelées par une formule spéciale, que seuls les enfants connaissent : « Agabatur Ruob Manipot » !

Pas facile à retenir évidemment, sinon on serait tenté de les appeler à tout bout de champ. Comme il y en a beaucoup, je ne vais pas toutes les présenter, mais seulement les principales qu'on rencontrera dans les histoires de ce recueil. Il y a Fouillassonne, qui adore inverser ou transformer un tas de choses ; Bisbille, qui sème la zizanie entre les gens ; Malypense, la spécialiste des anicroches ; Escagasse, qui

tient à mettre de la poésie partout et donc énerve les autres en se mêlant de leurs affaires, et Greluche, simple d'esprit qui passe son temps à dormir. D'ailleurs, le sortilège qu'elle préfère utiliser, c'est d'endormir ou de pétrifier pour un temps, une personne ou un animal. Voilà donc une partie du petit peuple invisible qui accompagnera tous nos héros dans leur quotidien.

* Sorcigentières : mot-valise pour Sorcières gentilles

Une famille qui dérange



La famille Mélimélov est un peu spéciale. Sergueï, le papa, est originaire d'Ukraine. Venu très jeune à Paris pour faire ses études, il est devenu avocat. Rebecca, la maman, fille unique de parents américains établis en France, est devenue décoratrice d'intérieur. Ils se sont rencontrés à l'occasion d'une crémaillère chez un client commun, et se sont tout de suite plus. Ils se sont fréquentés un certain temps, puis se sont mariés. Mais quelques années après leur mariage, ils ont découvert qu'ils ne pourraient avoir d'enfants.

Décus mais pas désespérés, ils ont longuement discuté et réfléchi, et ont choisi d'un commun accord d'adopter plusieurs enfants de pays étrangers, afin de former une famille cosmopolite. Après de longues et difficiles démarches, ils ont réussi à exaucer leurs rêves. Ils ont été en Inde, où ils ont craqué pour un petit garçon de 2 ans qui s'appelait Sayam, ce qui veut dire le soir. Puis quelques années plus tard au Pérou, où ils se sont laissés séduire par une petite Miranda de moins d'un an. Et enfin ils sont allés en Ethiopie, d'où ils sont revenus avec un autre garçon du même âge que Miranda, Walid, ce qui veut dire le fils.

Sayam avait une peau soyeuse, couleur ébène, des yeux tout aussi foncés, et de magnifiques cheveux noirs ondulés. Il

avait un sourire éclatant, et beaucoup d'humour, mais son apparence était très sérieuse et impassible. Ravi d'avoir enfin un frère et une sœur avec lesquels il pourrait jouer, il adopta très rapidement une attitude protectrice et responsable à leur égard, étant de 5 ans leur aîné.

Miranda avait un visage tout rond, un teint de brique qui lui donnait toujours bonne mine, des yeux bruns en amande, et de longs cheveux bruns tout lisses. Elle était à la fois très polissonne et très sensible. Il suffisait de peu de choses pour la faire rire ou pour la faire pleurer.

Quant à Walid, c'était le casse-cou de la famille. Il avait un visage très sculpté aux pommettes saillantes, la peau caramel et les yeux noisette, et de courts cheveux châtain frisés. Grand pour son âge et plutôt costaud, personne à l'école n'osait venir l'embêter.

Avec beaucoup d'amour et des trésors de patience, Rebecca et Sergueï les ont aidés à s'intégrer à leur nouveau pays, à surmonter les difficultés de la langue et des études, et surtout à s'accepter entre eux comme frères et sœur. Quand ils voyaient le résultat de leurs efforts, ils se sentaient chanceux, et largement récompensés. Oh ! Bien sûr, tout n'était pas rose, et il y avait souvent deux des enfants qui s'entendaient contre le troisième, mais comme ça changeait souvent, les parents n'étaient pas inquiets. Ils ont donc grandi dans un foyer où la différence ne comptait pas, où la tolérance était préalable à tout, et la solidarité de mise.

Un jour cependant, examinant leur situation domestique et professionnelle, Rebecca et Sergueï ont décidé que ça leur

Des apparences trompeuses



Leila est une mère célibataire, qui élève seule sa petite fille, avec de modestes revenus de couturière. Ce n'est pas toujours facile, car Aïcha, 9 ans, a eu une jambe mal formée à la naissance qui la fait boiter et la rend timide et réservée. Et comme elle ne sait pas se défendre et qu'elle est incapable de faire du mal à une mouche, souvent elle rentre de l'école en larmes après y avoir subi les moqueries de certains enfants. Pourtant, Aïcha est douée, elle travaille bien, elle est sérieuse, et elle met tout son cœur à ses études, d'autant plus qu'elle ne peut pas participer aux sports ou aux jeux de ses camarades dans la cour de l'école.

Il y a en particulier un petit garçon qu'elle craint par-dessus tout, François, qui est véritablement odieux avec elle. Il la provoque, l'embête jusqu'à la faire pleurer, et semble prendre un malin plaisir à la voir malheureuse. D'ailleurs, il est méchant avec tout le monde, et mauvais élève de surcroît. Sous prétexte qu'il est plus grand que les autres, et que ses parents lui achètent tout ce qu'il veut, il est très prétentieux. Et forcément, il est toujours tout seul car personne ne l'aime et n'a envie de jouer avec lui.

Un jour, pendant la récréation, Aïcha faisait l'arbitre dans une partie de ballon, ce qui lui convenait tout à fait vu son

état. Mais lorsqu'elle a déclaré « faute » à un coup d'envoi de François, celui-ci s'est mis en colère. Il a couru vers elle, l'a bousculée pour la faire tomber, et l'a insultée :

– Pauvre infirme va, même pas capable de tenir sur tes jambes et tu crois pouvoir me juger ?!

Aïcha est retournée en salle de classe en pleurant, blessée davantage dans son amour propre que par sa chute. Caroline, l'institutrice, lui demanda ce qu'il s'était passé. Après l'avoir bien écoutée et consolée, elle dit à la petite fille qu'elle aimerait bien parler avec sa maman quand elle l'amènerait à l'école le lendemain. Le cours continua sans qu'elle fasse mention de l'incident.

Le jour suivant, comme convenu, Leila chercha l'institutrice pour discuter du problème de sa fille et de ce vilain garçon. Caroline lui posa beaucoup de questions et surtout, elle chercha à savoir si Aïcha avait un talent particulier qui ne se serait pas encore vu à l'école. Surprise, Leila lui répondit que sa fille était passionnée de magie, et même assez douée pour faire des tours de cartes, et pour jongler. Caroline remercia la maman d'Aïcha, et lui promit de régler le problème. Elle venait d'avoir une idée pour remettre François à sa place. Elle allait monter un spectacle de magie avec tous les enfants de sa classe, confiante après ce qu'elle venait d'entendre qu'Aïcha serait la vedette. A chacun, elle apprit un truc différent. François, comme toujours, était désagréable et n'arrêtait pas de critiquer les autres. Caroline lui confia un tour comme à tous les enfants, assez simple cependant, mais

Un dimanche surprenant



José et Maria étaient heureux. Cela n'avait pas toujours été le cas. Quelques années avant leur rencontre, José était marié, mais sa femme avait été emportée par une maladie, et il s'était retrouvé seul à élever Paquita, sa fille de 8 ans. Maria, elle, avait été abandonnée par son compagnon alors qu'ils avaient eu ensemble un petit garçon. Pedro était maintenant âgé de 6 ans, et depuis le mariage de sa maman avec José, il avait gagné une sœur, à son grand bonheur. Paquita par contre, était parfois jalouse de ne plus être le centre d'attention de son Papa, mais elle aimait beaucoup son nouveau petit frère.

Dans l'ensemble, on pouvait donc dire que cette famille recomposée fonctionnait bien, même si, comme dans toutes les familles, il y avait les bons jours et les mauvais jours. Ce week-end avait bien commencé. Le soleil étant de la partie, les enfants avaient pu jouer dehors toute la journée. Quand tout à coup, après dîner, pour un jouet que José avait offert à Paquita et qu'elle ne voulait pas prêter à son petit frère, ils se mirent à se disputer, et à s'échanger de vilaines phrases. Bisbille avait dû passer par-là ! Cette Sorcigentière adorait créer des conflits.

Les parents les firent venir dans le salon pour savoir ce qui n'allait pas. Chacun des enfants raconta l'histoire à sa façon,

en rejetant la faute sur l'autre bien sûr. Maria ne dit rien, mais José tira l'oreille de sa fille tout en la sermonnant :

– Il me semble que tu es assez grande pour savoir partager. Tu ne t'es pas bien conduite avec Pedro. Allez, mettez-vous en pyjama et allez vous coucher, il est grand temps de toute façon.

Une fois au lit, après le dernier baiser des parents et la lumière éteinte, ils continuèrent à se disputer.

– Tu vois, Papa est gentil mais toi t'es méchante, ne put s'empêcher de dire Pedro

– Pleurnicheur et Rapporteur, voilà ce que tu es, répondit Paquita

– M'en fiche, c'est Papa qui l'a dit, t'as bien entendu ?

– Oui j'ai entendu ! Et tu veux que je te dise ? Papa, c'est MON Papa d'abord ! Tu vas arrêter de m'embêter maintenant ?

– Alors là, c'est la plus méchante des méchancetés ce que tu viens d'dire. Puisque tu le prends comme ça, je te prêterais plus ma maman, dit Pedro, les larmes aux yeux.

Sur ce, ils n'échangèrent plus un mot. Greluche, qui n'aimait pas voir des enfants chagrinés, choisit la facilité et les fit s'endormir rapidement.

Fouillassonne, qui avait assisté plus d'une fois à ce genre de disputes, décida d'y mettre son grain de sel. Durant leur sommeil, elle inversa les deux têtes et les deux corps des parents, pour un temps limité.

Au réveil, quand ils mirent chacun le pied par terre et se retournèrent pour se parler, ils se crurent en plein

Se méfier de ce que l'on souhaite



Chen et Fou-Yi sont deux frères jumeaux de 11 ans. Chen étant venu le premier au monde, et comme souvent entre frères et sœurs très proches, il y a les jours où ils ne pourraient se passer l'un de l'autre, et les jours où ils se détestent et se comportent en vrais frères ennemis. C'est alors un casse-tête pour les parents, car c'est à celui qui fera le plus de bêtises en arrivant à faire porter le chapeau à l'autre !

Et justement ce matin ils sont partis du mauvais pied, car Chen a refusé de prêter son nouveau stylo « de la Guerre des étoiles » à Fou-Yi, qui a décidé de se venger. Il ne savait pas encore comment, mais il en avait assez d'être toujours le plus petit, le trop jeune pour ceci, le pas assez grand pour cela etc.... Sauf pour les corvées ! Pour être honnête, quand ses parents confiaient à Chen le soin de mettre la table ou de la débarrasser, Fou-Yi ne se précipitait pas franchement pour le faire à sa place. Et s'il s'agissait de ranger leur chambre, Fou-Yi était d'une telle lenteur que Chen en avait fait trois fois plus quand tout était fini. Mais revenons à notre journée partie de travers.

Après la cantine, Chen taquine et provoque son frère.

— Je parie que Monsieur Serrelavis va te reprocher de trop bavarder au lieu d'écouter, et que Madame Courtemèche te dira que tu ne fais que des bêtises.

Fou-Yi enrage, mais la seule chose qu'il arrive à lui répondre, croyant qu'il s'agit d'une insulte suprême, c'est :

– Agabatur Ruob Manipot ! Na !

Aussitôt, Bisbille qui avait animé cette discussion, appelle Fouillassonne pour qu'elle intervienne. Celle-ci susurre à l'oreille de Fou-Yi :

– Rutabaga, Topinambour, mon sang ne fait qu'un tour, je vole à ton secours ! Que puis-je faire pour te plaire mon garçon ?

Fou-Yi, interloqué lui demande qui elle est, et ralentit le pas pour que son frère ne l'entende pas soliloquer.

– Je suis une Sorcigentière, et je peux changer ce que tu veux en qui tu veux, ou qui tu veux en ce que tu veux, mais seulement jusqu'à ce soir.

Fou-Yi réfléchit, mijote, imagine les pires scénarios pour embêter son frère. Il se dit que si Chen était un petit animal, il n'arriverait pas à suivre les cours de l'après-midi, et il aurait des mauvaises notes à sa place. Ayant fait son choix, il dit :

– Je voudrais que Chen soit un crapaud !

Aussitôt dit, aussitôt fait, voilà notre ami Fou-Yi affublé d'un vilain crapaud brunâtre aux gros yeux jaunes et globuleux, sur son épaule. C'est qu'il n'avait pas prévu ça le pauvre ! Du revers de la main, il chasse le crapaud pour s'en débarrasser. Or celui-ci atterrit par hasard dans la poche de Fou-Yi, sans qu'il s'en rende compte. Il s'y trouve bien à l'aise d'ailleurs, c'est doux et chaud, alors il pique un petit somme.

Les deux « Ma »



Bellefontaine est un petit village de la province, niché au creux d'une vallée et entouré de forêts. Avec sa très vieille église et ses belles maisons en pierre aux balcons toujours fleuris, il a un charme fou et plein de caractère. En son cœur, situé dans le quartier piétonnier, il y a une belle place rectangulaire qui sert au marché le samedi et de lieu de rencontre, de repos ou de jeux, les autres jours. Deux érables séculaires y trônent majestueusement à chaque bout, dont le feuillage bien fourni passe du vert au rouge puis au doré selon les saisons. Sous ces deux arbres, sont installés plusieurs bancs, ainsi qu'autour d'une magnifique fontaine avec des chevaux sculptés, où les enfants comme les oiseaux aiment à se rafraîchir en été. La place est bordée de belles boutiques, d'une pâtisserie fameuse, et d'un restaurant douillet et réputé qui s'appelle « Aux deux Ma ». Ici, tout le monde connaît les deux Ma. Les anciens comme les nouveaux venus. Evidemment, un visiteur de passage, un 'étranger' comme on dit ici, ne manque pas d'en entendre parler, croyant qu'il doit s'agir d'une curiosité locale à visiter. Eh bien parfaitement ! Les deux Ma sont une curiosité locale, et on peut dire en quelque sorte qu'elles se visitent, car ce serait inconcevable d'explorer cet adorable petit village sans venir les saluer. Les deux Ma sont tout simplement le symbole

d'une amitié de plus de soixante-dix ans : Marguerite et Marjolaine, deux vieilles dames qui se connaissent depuis la toute petite enfance. Nées la même année et voisines, elles ont sucé leur pouce ensemble, fait leurs premiers pas à quelques mois d'écart, babillé de concert, et se sont retrouvées toutes les deux à la maternelle la même année. Elles ont fait toute leur scolarité ensemble, et ne se sont jamais quittées. Marjolaine était la plus réfléchie des deux, calme, posée, et très habile de ses mains. Marguerite était la fonceuse, spontanée, toujours prête à de nouvelles expériences. Bien sûr, de temps en temps, il y avait bien une petite fâcherie qui les contrariait. Mais si l'une savait toujours quand demander pardon, l'autre savait aussi reconnaître ses torts, si bien que leurs petites brouilles ne duraient jamais longtemps.

Les années ont passé et Marjolaine est devenue dentellière, mais très indépendante, elle choisit de rester célibataire. Marguerite, elle, s'est mariée dès la fin des études, avec un jeune homme du coin. A eux deux, ils ont repris le restaurant de ses parents, et après quelques rénovations, l'ont rebaptisé « Aux deux Ma ». A Bellefontaine, chaque famille y avait déjeuné, dîné ou célébré un événement, et chaque maison avait plusieurs ouvrages en dentelle de Marjolaine. Les années passant, on s'était habitué à les voir toujours ensemble, et le village était fier de leur gentillesse comme de leur amitié qu'on citait en exemple.

Marguerite avait eu deux petites filles, qui ont grandi trop

Le mal du siècle



Roderick, dix ans, est le fils unique de John, reporter international et Jennifer, hôtesse de l'air. Il ne manque de rien, il habite un grand appartement dans les quartiers chics de New-York, a des placards entiers remplis de jouets, et assez d'habits pour en changer tous les jours pendant trois mois. Sa santé est bonne, sa nounou lui prépare des repas savoureux tout en étant diététiques, il a un bon gros chien qu'elle promène à sa place, et pourtant il n'est pas heureux. D'abord parce qu'il ne voit presque jamais ses parents, trop occupés par leur travail, et qu'il n'a ni frère ni sœur ; et puis parce que la nounou change sans arrêt car ils n'ont confiance en personne. Il commence à peine à s'attacher à l'une d'elle, que ses parents trouvent le moyen de la renvoyer au moindre prétexte. Roderick ne comprend pas ce qu'ils peuvent leur reprocher puisqu'ils ne sont jamais là pour voir leur travail. D'ailleurs, ceux-ci en sont réduits à communiquer par téléphones portables, e-mails quand la ligne est mauvaise, petits messages collés partout dans l'appartement quand ils s'y croisent etc. C'est à se demander comment ils ont trouvé le temps d'avoir un enfant. Aucun d'eux n'a jamais voulu mettre un frein à sa carrière, ce qui n'est pas une tare en soi, mais pour comble de malchance, Jennifer n'est pas maternelle pour deux sous, persuadée que pour bien grandir, un enfant a seulement

besoin d'être au chaud, bien nourri et bien habillé.

Avec toutes ces bonnes cartes en mains, Rod – c'est son surnom – a effectivement grandi, sain de corps et fort bien vêtu, mais dans une confusion d'esprit et une solitude désastreuses. Il s'était pourtant fait des amis à l'école, mais comme il avait le droit uniquement de les inviter chez lui et pas d'aller les voir, car ses parents n'avaient jamais eu le temps de faire la connaissance d'autres parents et de leur faire confiance, alors les petits copains se sont vite lassés, et les visites se firent de plus en plus rare. Consciente tout de même qu'il fallait bien occuper son fils, Jennifer l'a inscrit à des activités sportives, base-ball, karaté et natation, qui occupaient tout son temps libre, mais lui laissaient une terrible impression de vide, une fois rentré à l'appartement. Bien sûr, quand l'un ou l'autre revenait de voyage, il était comblé de cadeaux, aussi exotiques et coûteux qu'inutiles. Mais s'il voulait jouer avec eux, la réponse était invariable :

– Pas ce soir mon chéri, je n'ai pas le temps, lui disait son père.

– Pas maintenant mon petit chou, je suis fatiguée, lui disait sa mère.

Et s'il avait le malheur de prendre un air contrit ou morose, Jennifer lui faisait une remontrance :

– Qu'est-ce qui ne va pas Rod, il ne te manque rien que je sache ! Tu te rends compte de la chance que tu as comparé à d'autres enfants ? Alors fais un effort et souris au moins !

Rod aurait voulu leur expliquer que les cadeaux ne servaient pas de câlins, que le sport ne remplaçait pas les fous-rires

La main verte



Basile a l'esprit qui vagabonde. Il a les deux coudes appuyés sur la table à manger, devant une page blanche, pendant que sa mère le surveille du coin de l'œil. Il est supposé rédiger une composition, mais l'orthographe le rebute. Depuis son entrée au collège, il peine sur tout. Les maths auxquelles il ne comprend pas grand-chose, l'histoire qu'il faut apprendre par cœur et qui ne l'intéresse guère, et ce Français qu'un inconnu avait emberlificoté pour rien du tout. Il ne comprend pas pourquoi on n'écrit pas les mots comme on les prononce. S'il avait l'occasion de changer les règles, « qui-que-quoi-dont-où » deviendrait « Ki-ke-koa-don-ou », la physique deviendrait la « fisike », et tout serait beaucoup plus simple.

– Basile, il avance ce devoir ou tu es dans la lune ? lui demande sa mère, interrompant brutalement ses rêveries.

– J'ai du mal Maman, j'arrive pas à commencer, dit-il tout penaud

– Je te rappelle que le dîner vient après les devoirs. Alors plus tu traînes et plus tu mangeras tard.

– Oui Maman, je sais, répond-il avec un gros soupir.

Marianne Vincent n'est pas plus sévère qu'une autre Maman, mais elle tient à ce que son fils soit un bon élève. Secrétaire à la Mairie de sa commune, elle est mariée à Roger, un maçon qui a sa petite entreprise avec trois ouvriers, et un

carnet de commandes rempli au moins un an à l'avance. Ils ont une vie agréable et une maison confortable, mais tout n'a pas toujours été rose. Ils ont peiné de longues années pour en arriver là. Alors elle s'est juré que ses deux enfants feraient mieux qu'eux, qu'ils iraient plus loin que le brevet, au moins jusqu'au Baccalauréat, et si possible à l'Université.

Ils étaient fiers de leur fille aînée, Sylvie. Elle n'avait pas été en fac, mais avait décroché un certificat de comptabilité et trouvé une bonne place cinq mois après ses examens.

Par contre, Basile lui donnait du souci. Il était clair qu'il n'aimait pas étudier comme sa sœur. Alors elle ne le lâchait pas d'un pouce, persuadée de bien faire en le poussant comme elle le faisait.

En effet, Basile n'aime pas vraiment l'école. Depuis tout petit, il a une passion pour les plantes et les fleurs, et s'il avait le choix, il passerait ses journées dans le jardin. Quand son père s'acquittait des taches d'entretien indispensables, il le suivait partout, observait tous ses gestes, retenait les noms des plantes comme les différentes façons de s'en occuper. Il l'aidait comme il pouvait, surtout à ratisser à l'automne, et à planter au printemps. Dès l'âge de cinq ans, il avait fait ses premières plantations dans sa chambre. Il a commencé comme plein d'enfants avec des lentilles et des haricots dans du coton humide, guettant chaque jour la première racine, le début d'une tige. Après ce fut un noyau d'avocat, et puis des œillets d'inde et des pensées. Très tôt, il s'était constitué un herbier qu'il remplissait au fur et à mesure de ses ballades

L'inacceptable



Lou travaillait consciencieusement sa leçon de musique. Le violon posé entre son petit menton et son épaule, les yeux fermés, elle passait son archet sur les cordes comme un oiseau vole au-dessus de l'eau en la frôlant à peine. Elle répétait inlassablement le même morceau jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite d'elle-même.

Son petit frère, Luc, adorait assister à ces séances. D'abord, la salle de musique de leur grand appartement qui donnait sur un angle au cinquième étage de leur immeuble, avec de grandes fenêtres des deux côtés, était magnifique et pleine de lumière, et puis sa sœur jouait divinement bien. Il s'installait sur un petit banc, de profil près de la fenêtre de façon à la voir jouer tout en regardant ce qu'il se passait dans la rue ou dans les appartements en vis-à-vis.

Et son esprit vagabondait, au son des legato, pizzicato et staccato. Lou en était à un passage particulièrement difficile quand son frère s'écria :

- Aïe, ça doit faire mal ça !
- Qu'est-ce qui doit faire mal ? lui demanda Lou, s'arrêtant de jouer.
- Un coup de poêle sur la tête, répondit Luc.
- Mais de quoi parles-tu ?
- Bah ! Là-bas en face, il y a une grosse dame qui a donné

un coup de poêle sur une fille toute noire.

– Veux-tu t'occuper de tes affaires et me laisser jouer au lieu d'espionner les gens ?

Et Lou reprit depuis le début avec un gros soupir car elle avait horreur d'être interrompue. Luc continua d'observer tout en écoutant attentivement la musique enjouée que sa sœur essayait de finir. Ça ne faisait pas cinq minutes qu'elle avait recommencé, quand il fit à nouveau des commentaires :

– Oh là là, cette fois-ci elle est tombée dis-donc, je la vois plus !

– Quoi encore, qu'est-ce qui est tombé ? demanda Lou, énervée.

– Ben tout à l'heure il y avait deux personnes, et maintenant y'en a plus qu'une. Je crois qu'elle est tombée à cause de la poêle.

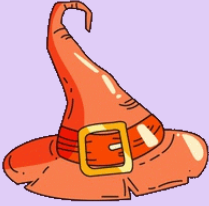
Lou s'approcha de la fenêtre, et en diagonale par rapport à leur immeuble, au même étage, elle vit une dame un peu forte avec un chignon comme une pâtisserie sur la tête, qui sortait de sa cuisine. Rien d'anormal à cela, elle avait encore été dérangée pour rien.

– Luc, je te préviens, c'est la dernière fois que je t'entends parler pendant que je joue. C'est compris ?

– Oui, oui, c'est bon !

Et comme il n'y avait plus personne à regarder, il se concentra à nouveau sur la musique de sa sœur. N'empêche que quelque chose le tracassait dans ce qu'il avait vu, et il ne savait pas vraiment quoi.

Dame sans Roi



Patrick Fournier a grandi dans une famille où seul le travail comptait. Aîné de six enfants, il secondait ses parents dans toutes leurs tâches, et n'avait le droit de s'amuser que s'il ne restait rien à faire.

Autant dire que ça n'arrivait presque jamais. Devenu adulte, quand il s'est marié avec Sophie et qu'ils ont eu Raphaël, leur premier enfant, il s'est juré de faire autrement. Puis il y eut Rachel, sept ans plus tard, et Patrick s'occupait de tout à la maison pour être sûr que ses enfants profitent de leur jeunesse. Forcément, en évitant un excès, il est tombé dans l'autre.

Mais c'était un papa formidable. Quand Raphaël avait demandé une balançoire dans leur jardin, il l'avait faite lui-même. Quand Rachel avait cassé une poupée, il la réparait. Quand ils voulurent une cabane perchée dans un arbre, Patrick leur a fabriqué un mini chalet avec une vraie échelle pour y accéder. Il faut dire qu'il était très doué avec ses mains. Quand Sophie était fatiguée, il faisait à manger et s'occupait des enfants. Et comme elle n'aimait pas conduire parce qu'elle avait peur, c'était toujours lui qui faisait les courses, qui emmenait les enfants à la piscine, au cinéma ou chez le docteur, et la famille en vacances. Une fuite à la maison, c'était Papa qui la réparait ; la voiture avait un problème, il le résolvait ; la télévision était en panne, il

trouvait le moyen de la refaire marcher. Et quand l'un ou l'autre de ses enfants, ou même sa femme, lui proposait de l'aider, il protestait vigoureusement :

– Mais non, mais non, je m'en occupe, tout va bien merci.

Ou encore :

– Pas de problème, j'ai presque fini.

De fil en aiguille, à force de toujours tout faire tout seul, il n'avait aucune patience pour leur montrer quoi que ce soit car il pensait que ça irait plus vite en le faisant lui-même, ni aucune confiance dans leurs capacités puisqu'ils ne connaissaient pas grand-chose. Au point que si l'un d'entre eux s'aventurait à vouloir accrocher un tableau ou réparer quelque chose, il se précipitait pour le faire à sa place en disant :

– T'occupes, je vais le faire.

Ou

– Attends, c'est pas comme ça, laisse, je m'en charge.

Finalement, femme et enfants, loin de s'en plaindre, s'en accommodèrent puisque ça semblait lui faire plaisir et leur évitait à tous bien des efforts. Mais s'évertuer à devenir indispensable est une grave erreur, car rien n'est jamais acquis.

Effectivement, alors que Raphaël allait sur ses dix-huit ans et que Rachel en avait presque onze, le malheur arriva : Patrick, en rentrant du travail, fut victime d'un grave accident de voiture, et privé de l'usage de ses jambes. Emmené aux urgences de l'hôpital le plus proche, les docteurs avaient fait tout ce qu'ils pouvaient, mais aucun

Mimosa et Papillon



Maïlys était une petite fille comblée. Elle avait des parents drôles et affectueux, et une grande sœur, Ambre, qui l'adorait. Cependant, elle n'était pas tout à fait comme la plupart de ses copines d'école parce qu'elle n'avait pas de grands-parents chez qui aller le mercredi ou pendant les vacances. Alors, comme les gens ont cette affreuse tendance à se comparer aux autres pour voir ce qui leur manque plutôt que ce qu'ils possèdent déjà, Maïlys s'était fabriqué sa propre infortune. S'il manquait dans sa vie quelque chose que personne ne puisse lui apporter, elle ne pouvait être totalement heureuse.

La raison était simple, mais irréversible. En effet, sa mère, Maéva, était née à Nouméa, en Nouvelle Calédonie, où elle avait grandi et fini ses études. Mais quand elle avait rencontré son père, en voyage pour affaires, elle avait quitté son pays pour le suivre, laissant derrière elle des parents peu tentés d'en faire autant.

Quant à Bruno, plus âgé qu'elle de douze ans et fils unique, il n'avait déjà plus ses parents. Alors à l'âge où souvent les enfants commencent à réclamer une petite sœur ou un petit frère, elle avait commandé un Papy et une Mamy au père Noël, mais ils n'étaient pas au rendez-vous.

Ses parents, conscients de ce vide et désolés pour elle, lui

avaient expliqué qu'on pouvait agrandir une famille du côté des plus petits, mais en aucun cas du côté des seniors. Maïlys s'obstinait. Elle ne voulait pas de compagnie plus jeune, puisqu'elle avait un tas de poupons et poupées pour lesquelles elle était à tour de rôle la maman ou la grand-mère.

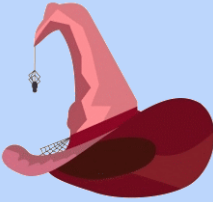
Alors pourquoi tenait-elle tant à avoir des grands-parents ? Parce qu'elle avait entendu dire qu'ils gâtent leurs petits-enfants, qu'ils ont plein de temps pour jouer car ils ne travaillent pas, qu'on peut parfois tricher avec eux parce qu'ils ne voient pas tout, et qu'ils se fâchent beaucoup moins puisqu'ils n'ont pas à s'occuper d'eux tous les jours et sont là seulement pour le plaisir.

Les Sorcigentières, qui avaient eu vent de cette frustration, décidèrent de pousser Greluche à résoudre la situation, agacées de voir que celle-ci en faisait de moins en moins. Entre deux bâillements, Greluche se gratta la tête, pour secouer un peu ses méninges.

Voyons, voyons, se dit-elle. Je ne peux pas lui créer des grands-parents, car ce sortilège ne durerait pas. Je ne peux pas transformer ses parents en grands-parents car alors elle serait malheureuse de ne plus les voir.

Elle se mit à survoler la ville, en quête d'un vieux monsieur et d'une vieille dame qui feraient l'affaire. Mais la tâche n'était pas simple. Il y avait toujours quelque chose qui clochait. Ceux-ci avaient un air rébarbatif, ceux-là avaient

Un destin tout tracé



Fauve n'est pas ce qu'on pourrait appeler une jolie petite fille, mais elle a ce style de charme qui vous fait facilement craquer. Elle a un visage assez rond, des yeux couleur noisette avec de grands cils recourbés, des cheveux auburn tout frisés qui lui tombent aux épaules, et plein de taches de rousseur sur le haut des joues qui lui donnent un air fripon. Quand elle sourit, son petit nez légèrement retroussé se plisse, et ses yeux pétillent de vitalité. Venue neuf ans plus tard que Fabien, l'aîné, et sept ans plus tard qu'Océane, la cadette, Fauve a maintenant 12 ans.

Comme dans plein de familles, ses parents, Frank et Muriel, ont été plus détendus avec elle qu'avec le premier enfant, laissant passer plus de choses, et comptant involontairement sur les plus grands pour lui montrer le chemin. En bref, ils ont été bien moins sévères et exigeants avec elle. Le résultat était que Fauve avait une personnalité très différente de ses frère et sœur. Fabien depuis tout petit avait été sérieux dans ses études, et choisit très tôt de devenir vétérinaire, une carrière que ses parents considéraient comme honorable. Concernant Océane, ils avaient misé sur son excellente mémoire et ses très bons résultats en Lettres, pour la pousser à devenir avocate. Elle était donc 'naturellement' entrée en

Faculté de droit. Pour un Papa chirurgien et une Maman Directrice du personnel d'une entreprise, c'était tout à fait satisfaisant. Ils avaient tous les deux des idées bien arrêtées concernant le devenir de leurs enfants. Toutes avaient d'ailleurs en commun la notion de prestige. Ils auraient une carrière prestigieuse, épouseraient une personne prestigieuse, et auraient forcément des enfants prestigieux. La notion de bonheur n'avait pas sa place dans leur conception de la vie, le seul chemin à suivre étant celui de la réussite.

Et sur ce plan, Fauve les laissait perplexes. Elle était bonne dans toutes les matières de façon égale, passait d'une classe à l'autre sans difficulté alors qu'elle ne faisait qu'un minimum d'effort à la maison ; mais il était impossible de déceler en elle un talent particulier, ce fil conducteur dont les parents avaient besoin pour tracer sa route. Oh ! Bien sûr, elle avait une propension à faire rire les autres qui n'avait pas de limite, car elle avait le don d'imiter ce qu'elle voulait, un très bon sens de l'humour, et une façon unique d'inventer et de raconter des histoires. Mais tout ça n'était pas sérieux. Pourtant, depuis qu'elle avait commencé le théâtre à l'école, Fauve rêvait de devenir comédienne. Mais elle n'en parlait guère à la maison car à sa première tentative, elle avait été sévèrement rabrouée par sa mère :

— Enfin Fauve, tu n'y penses pas, ce n'est pas un métier ça, c'est une vie de saltimbanque !

... comme par son père :

— On ne gagne pas sa vie sur les planches, tu seras sans

Un corsaire à quatre pattes



Maman, s'il te plaît, je voudrais tant avoir un petit animal rien qu'à moi, pleurniche Alice.

– Je sais, ça fait cent fois que tu réclames la même chose. Tu as voulu un singe, puis des perroquets, ensuite un husky, que des animaux qui ont besoin d'être en liberté. Alors aujourd'hui c'est quoi ?

– Bah ! Je crois que je serais très heureuse avec un tout petit chaton de rien du tout, balbutie Alice.

– Parce que tu crois que les chatons restent chatons toute leur vie ? Et qui va le nourrir et l'emmener chez le vétérinaire ? Qui va nettoyer sa litière ?

– Mais je saurais le nourrir moi, et peut-être qu'il ne sera jamais malade, et pour ses besoins, c'est promis, je le ferais toute seule.

– Ecoute Alice, tous les enfants veulent un animal, tous promettent de s'en occuper et en moins d'une semaine c'est les parents qui se retrouvent avec les corvées. Alors je ne veux plus que tu me poses la question, nous n'aurons pas un animal chez nous.

Alice pousse un gros soupir, elle a les larmes qui lui montent aux yeux, mais elle tient bon. Elle sait que sa mère a été patiente car elle a horreur qu'on réclame. Cependant, comme elle va avoir huit ans dans trois jours, elle voulait juste leur rappeler. Au cas où.

Depuis deux ans, quand la date de son anniversaire était proche, elle essayait d'appeler les Sorcigentières pour leur demander d'exaucer son vœu, mais la pauvre ne se souvenait plus très bien de la formule magique indispensable. Elle essaya encore une fois :

– Abagatur Ruob Panimot, Agabutar Roub Monipat, Bagatura Mobu Ranipot, Baturaga Nuob Maripot.

Peine perdue, il ne se passe rien. Le jour dit, Alice a encore quelques espoirs. Mais à la vue des paquets rectangulaires ou plats, elle voit bien qu'un petit chat ne pourrait y être caché. Et puis il n'y en a aucun qui bouge ou qui miaule. Alors tant pis, elle se dit qu'elle a sûrement des beaux cadeaux quand même, et que, peut-être, dans un an ou deux, ses parents changeront d'avis. Pour les cadeaux, elle ne s'est pas trompée, elle a encore été gâtée : une boîte de perles pour faire des bijoux, deux livres, un puzzle et un bonnet avec les gants assortis dans les tons rose et violet comme elle adore. Le sourire est revenu de suite. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que notre fameuse Sorcigentière Escagasse a entendu ses vœux. La trouvant sincère et persévérante, elle a prévu de les exaucer malgré tout. Elle vole partout dans les environs à la recherche d'un chaton abandonné, et en trouve rapidement trois d'un coup dans la forêt, qui ne semblent pas avoir de maman. Elle choisit le plus clown d'entre eux et l'emmène pour le montrer à ses consœurs. Contre leur avis à toutes, elle lui met un gros ruban rose autour du cou pour qu'il ressemble à un cadeau d'anniversaire.

Le lendemain est jour de marché. C'est l'occasion d'une

La beauté intérieure



Rossana était une italienne superbe, qui avait eu dans sa jeunesse tous les atouts pour devenir mannequin. Elle avait gagné quelques concours de beauté dans sa région, mais ses parents qui craignaient pour sa réputation, l'avaient poussée à se marier très tôt avec Salbadore, un entrepreneur corse de leurs amis. Enceinte presque tout de suite, il lui avait fallu mettre une croix sur ses ambitions personnelles, ce qu'elle n'avait jamais réussi à accepter. Certes, elle était toujours aussi belle, mais les années commençaient à laisser leur empreinte.

Aussi, quand leur unique petite fille Mirella commença à lui ressembler, elle projeta sur elle ses propres rêves inachevés. Effectivement, Mirella s'avéra être très jolie, avec de longs cheveux presque noirs, le teint hâlé, de grands yeux verts en amande aux longs cils, et un sourire éclatant de blancheur. Plutôt grande pour ses dix ans et toute svelte, elle avait bien conscience qu'elle attirait l'attention, mais n'en faisait pas vraiment cas.

Elle vivait sa jeunesse avec insouciance, partageant tout avec Alex, sa meilleure amie depuis trois ans. Alexandra avait les cheveux blonds cendré, naturellement ondulés, des yeux bleus et la peau très claire. Elle avait un frère, Marc, de onze

ans son aîné, qui, malgré la différence d'âge, avait été enchanté d'avoir une petite sœur, lui avait lu plein d'histoires et avait beaucoup joué avec elle quand elle était petite.

Alex et Mirella étaient donc complices et confidentes, partageaient leurs peines et leurs joies, et s'entendaient aussi bien pour jouer que pour faire leurs devoirs. Elles ne se ressemblaient pas du tout, mais se complétaient parfaitement. Leur dernière promesse était de bien réussir cette dernière année du primaire pour être sûres de se retrouver ensemble au même collège.

Ce que Mirella ignorait, c'est que sa mère était à l'affût de tous les concours de beauté, recherches de figurants pour le cinéma, de mannequins juniors pour la publicité et autres événements susceptibles de mettre sa fille en avant. Elle leur envoyait à tous la meilleure photo de Mirella, et guettait impatiemment le courrier, persuadée qu'elle s'était adressée à des ignorants et des imbéciles quand elle recevait une réponse négative. Jusqu'à ce qu'un jour, elle fut contactée à l'occasion d'une séance de casting pour une publicité à la télévision. Mirella avait été choisie avec d'autres filles, pour faire des essais. Rossana, qui y voyait déjà le début d'une longue carrière et l'occasion d'une revanche sur la vie, se mit à couvrir sa fille encore plus, l'emmena chez le coiffeur, lui renouvela sa garde-robe et lui acheta même des bijoux. Si Mirella était un peu agacée au début de tout ce cirque autour de sa personne, elle s'habitua très vite à l'attention

Il était moins une



Depuis que Lise était née et qu'il l'avait vue si fragile, avec ses petits yeux bleus, plein de cheveux noirs en bataille, et des mains et des pieds minuscules, Olivier, son frère aîné de sept ans, l'adorait. Quand elle faisait la sieste, il allait la voir au moins vingt fois pour s'assurer que tout allait bien. Quand son père ou sa mère lui donnait le biberon, il fallait qu'il assiste, jusqu'à ce qu'ils soient d'accord pour qu'il essaie tout seul, en leur présence bien sûr. Il aidait sa mère à la changer, à lui préparer ses rations, bref, il participait à toutes les étapes de la croissance de sa petite sœur. Il avait même, en secret, demandé aux Sorcigentières si l'une d'elles voulait bien être sa marraine. Greluche, qui fondait comme neige au soleil devant les nourrissons, avait tout de suite répondu à l'appel :

– Je veillerais sur elle, c'est promis, avait-elle dit à Olivier. Pourtant, Lise pleurait souvent, longtemps et presque chaque nuit, ce qui le tracassait car elle avait vingt mois maintenant. Et il voyait bien que sa mère avait des cernes sous les yeux, qu'elle avait de moins en moins de patience. Effectivement, depuis quelques mois, Valérie n'allait pas bien du tout, et Mathieu était inquiet pour sa femme. Certes, elle n'avait pas de fièvre, pas de symptôme classique d'une maladie courante comme la grippe, mais elle était sans arrêt

fatiguée, avait de violents maux de tête, s'énervait pour un rien et pleurait au moment où on s'y attendait le moins. Malheureusement, pris par son travail, il n'avait pas vraiment le temps de se pencher sur le problème, et chaque fois qu'il demandait à sa femme s'il pouvait l'aider en quoi que ce soit, elle répondait par la négative.

Olivier, malgré ses neuf ans, se rendait compte aussi que sa maman n'était pas comme d'habitude. Alors il essayait d'être bien sage, de lui faire plein de câlins et de bisous, mais Valérie semblait à peine sensible à ces marques d'affection. Avec Lise c'était encore pire. Valérie ne supportait plus de l'entendre pleurer. Là encore, Olivier faisait de son mieux pour arriver à la calmer, la berçait en lui chantant des chansons, et il fallait avouer qu'il s'y prenait tellement bien que la petite fille retrouvait son sourire rapidement ou s'endormait d'un coup, comme ça, dans ses bras.

Un mercredi après-midi, sans raison apparente, Lise se mit à hurler à pleins poumons. Valérie alla la chercher, l'examina pour savoir si elle avait des boutons ou des rougeurs, mais non. Elle vérifia si elle avait de la fièvre, mais la température était normale. Sauf que Lise n'avait pas du tout apprécié le thermomètre et criait encore plus fort. Même Olivier n'arrivait pas à la calmer. Alors Valérie, excédée, la secoua comme un prunier pour qu'elle s'arrête, et voyant que ça n'avait aucun effet, la recoucha dans sa chambre, prit son sac à main et son manteau, et dit à son fils :

— Olivier, je sors, j'ai besoin de prendre l'air. Sois bien sage,

Une Mamy branchée



Geneviève avait été gâtée jusqu'à présent. Veuve depuis quelques années déjà, elle était en très bons termes avec son fils Sébastien, musicien et toujours célibataire, et sa fille Monique, sociologue et mariée avec deux enfants, Aurélie douze ans et Clément huit ans. Comme ils habitaient tous dans la région, elle arrivait à les voir assez souvent, et n'avait jamais le temps de se sentir seule.

Mais un jour, Monique lui annonça qu'on avait proposé à son mari un poste assez haut placé à Pékin pour un an, et qu'ils étaient plutôt tentés par l'idée d'une expatriation en territoire inconnu. Geneviève, qui pensait généralement au bonheur de sa fille avant tout, eu tout de même un pincement au cœur.

– Mais c'est formidable ça, tu féliciteras Christophe de ma part, je suppose que c'est une belle promotion ! dit-elle en essayant de dissimuler son désarroi.

– Ah pour ça, la proposition est alléchante, mais nous pensons surtout que ce serait une formidable expérience pour les enfants, tu ne crois pas ? lui répondit Monique.

– Tu m'appelles pour me demander mon avis ou pour m'annoncer votre départ ? reprend Geneviève qui connaît bien sa fille

– Un peu des deux en fait. Il est clair que je ne vais pas

demander à mon mari de refuser une opportunité pareille, mais j'aimerais quand même savoir ce que tu en penses.

– Oh ! Tu sais, les enfants s'adaptent à toutes les situations en général, et souvent plus rapidement que les adultes, donc je ne me fais pas de souci pour eux. Mais toi, que feras-tu là-bas si tu dois quitter ton travail ?

– Bien j'ai pensé que je pourrais en profiter pour apprendre le chinois, et peut-être enseigner le français à des enfants. Un an c'est vite passé tu sais !

– Je suis sûre que tu ne seras pas inoccupée longtemps telle que je te connais. J'espère seulement que c'est un pays qui vous conviendra. Quant à moi, ne vous attendez pas, avec mes soixante-huit ans, que je prenne l'avion pour venir vous voir. C'est trop loin et sûrement trop cher. Au fait, c'est prévu pour quand cette nouvelle aventure ?

– Christophe part dans quinze jours pour préparer le terrain, et les enfants et moi environ deux semaines plus tard.

– Déjà ! J'espère vous voir avant quand même ? s'inquiète Geneviève tout à coup.

– Mais oui bien sûr. On pensait venir ce samedi si tu es d'accord.

– Je vous attends de pied ferme.

– A dans quelques jours alors. On t'embrasse très fort. Geneviève est toute bouleversée. « La Chine, la Chine, c'est bien joli tout ça, mais je vais les voir quand mes petits enfants ? » pense-t-elle à voix haute. « Et puis je parie qu'on ne pourra pas s'appeler trop souvent non plus, ça doit coûter

Des yeux plus gros que le ventre



Patricia est une très jolie jeune femme, qui le sait un peu trop, mais qu'on ne peut s'empêcher de remarquer. Grande, mince, avec de magnifiques cheveux blonds et de grands yeux verts, on se retourne toujours sur son passage. Forte de cet atout qu'elle ne doit qu'à la nature et non à ses propres mérites, elle s'engagea dans des études de médecine, avec pour seul objectif de rencontrer un bon parti, une assurance pour l'avenir. Dès qu'elle eût ciblé sa proie, un jeune homme très prometteur, plutôt joli garçon et de bonne famille de surcroît, elle n'eut de cesse qu'il tombe amoureux d'elle. Ce n'était malheureusement pas difficile, car elle avait une longue liste de prétendants. Frédéric, ébloui dès le premier regard, tomba dans ses filets. Son ego flatté d'avoir été choisi parmi les autres étudiants, mais son instinct mise en berne par les regards d'envie, il lui proposa rapidement le mariage. Et quand ses plus proches amis tentèrent de l'en dissuader, il mit leurs raisons sous le compte de la jalousie. Patricia, qui n'attendait que ça, minauda pour la forme, mais accepta avant que l'amoureux transi ne se fatigue d'attendre. Elle emménagea donc chez lui, dans un trois-pièces fort bien situé dans un quartier chic de la capitale, qui pour être petit ne manquait pas de charme. Frédéric, au comble du bonheur, n'en trouva que plus de forces pour exceller dans

ses études, alors que Patricia décida qu'il était temps d'avoir des enfants. A quoi servirait de jouer davantage les étudiantes alors qu'elle savait pertinemment qu'elle n'avait aucune intention de travailler un jour ? Elle trouvait dégradant qu'une jolie femme soit contrainte de gagner des revenus, car selon elle, un homme se devait d'être le garant du confort matériel de sa famille.

Ils eurent ainsi trois enfants à trois ans d'intervalle, Sarah, Damien et Morgane. Heureusement pour eux, les parents de Frédéric étaient généreux car ils croyaient fortement en sa réussite, et ils apportèrent le complément financier dont ils avaient besoin pour pouvoir emménager dans un appartement plus grand. Frédéric, qui avait rencontré au cours de ses études une jeune-fille aveugle de naissance, avait été stupéfait et admiratif de son courage, de sa ténacité et de son optimisme. A cause d'elle ou plutôt grâce à elle, il avait choisi de se spécialiser dans l'ophtalmologie, et Julie était restée une très bonne amie. En quelques années, il devint un chirurgien spécialisé dans les opérations de l'œil, et Julie réussit à créer sa petite entreprise d'enregistrements audio de livres destinés aux aveugles et mal voyants. Frédéric avait également conservé de ses études quatre copains qui avaient plus ou moins réussi, et à qui il vouait une amitié fidèle. Il était comme ça Frédéric. Pas du genre à prendre la grosse tête et tourner le dos aux anciens camarades sous prétexte qu'ils ne naviguaient pas dans les mêmes sphères que lui. D'ailleurs, sa plus grande satisfaction demeurait toujours dans le fait d'apporter à ses

De marmiton à Maître Queux



Dans la branche maternelle de la famille de Guillaume, il y avait une tradition fortuite qui pourtant se perpétuait inéluctablement à chaque nouvelle génération : les filles étaient toutes des femmes de tête, au caractère bien trempé, qui menaient leurs affaires rondement. Et elles trouvaient pour époux des génies du logis, des maris qui adoraient cocooner leur femme, pouponner leurs enfants, et tiraient fierté du succès de leurs épouses.

A commencer par Jacqueline, son arrière-grand-mère, qui s'était retrouvée veuve très jeune et s'était pourtant débrouillée toute seule pendant de longues années avec deux filles à élever. L'aînée, Paulette, était devenue professeur de piano et la cadette, Simone, chargée de clientèle dans une grande banque, de belles carrières pour le début du vingtième siècle. Simone avait eu trois filles, dont l'une était journaliste, Cécile, l'autre avait sa fabrique de jouets en bois, Virginie, et la maman de Guillaume, son atelier de céramique. Virginie concevait tous ses modèles, du croquis de base aux couleurs finales, réalisait le premier exemplaire, et laissait de jeunes apprentis faire les copies en série.

Elle avait rencontré Philippe dans le magasin d'outils et matériaux divers pour artistes où il travaillait. Peu de temps

après leur mariage, ils eurent le bonheur d'avoir un petit garçon bien dodu et en pleine santé. Quand Guillaume vint au monde, ce fut Philippe qui prit un congé parental pour s'occuper de lui. Il était toujours aux petits soins pour son fils, un vrai Papa poule ! Tant et si bien qu'une grande complicité s'établit entre les deux.

Guillaume était un garçon facile, toujours souriant, et de bonne composition. C'était un plaisir de le voir grandir, car les bêtises qu'il faisaient n'étaient jamais graves, et les soucis qu'il pouvait causer relativement mineurs. Philippe lui communiquait tout son savoir-faire de mari attentionné, et Guillaume, toujours volontaire pour l'aider, devint rapidement soigné et organisé.

Heureusement d'ailleurs, car Virginie était très tête en l'air, et il ne fallait pas compter sur elle pour l'intendance de la maison. Elle pensait toujours à de nouveaux dessins, de nouveaux thèmes pour des assiettes ou des bols de petit déjeuner et planait à dix mille lieues au-dessus de la réalité. Mais elle savait qu'elle pouvait se le permettre parce que Philippe avait les pieds sur terre. Une autre qualité qu'elle appréciait beaucoup, Philippe adorait cuisiner, et Guillaume suivait le même chemin. Très tôt, il était devenu le marmiton de son Papa, et quand il l'aidait aux fourneaux, il arborait fièrement un tablier pour ne pas tacher ses vêtements. Il apprit vite le nom des ustensiles, aliments divers, épices, aromates et condiments, et les passait à son père au fur et à mesure de la recette suivie. A presque dix ans et plusieurs recettes à son actif, Guillaume avait une nette préférence

Une rancœur tenace



À Chanterelle-sous-bois, petite ville d'environ deux mille habitants, il règne une atmosphère paisible car la population est heureuse d'y vivre. C'est la campagne, il y a tous les commerces de première nécessité, aucun trouble-fête, et les anciens peuvent faire leurs courses à pied. Pourtant, il y a une ombre à ce beau tableau champêtre, une rancœur tenace entre les occupants du 40 de l'impasse des Châtaigniers et ceux du 42. Les trois maisons qui terminaient l'impasse en fer à cheval, étaient celle de la famille Findru, celle de Claude Dubout juste en face, et entre les deux, celle de la famille Kudsak, au-delà de laquelle commençait la forêt.

Or les familles Findru et Kudsak ne se parlaient plus depuis des lustres. Si on demandait aux Chanterellois la raison de cette querelle, on n'obtenait pas grand-chose car l'affaire était un peu tombée dans l'oubli. Au mieux, on s'entendait répondre :

- Oh ! C'est une vieille histoire !
- Allez savoir ! C'est comme ça !

Tout avait commencé à cause d'un noyer que Marcel Findru et son épouse avaient planté peu après leur mariage. Il avait poussé avec vigueur et donnait des fruits magnifiques, mais par un caprice de la nature, son tronc partait de biais, et la moitié du feuillage et des noix tombait chez leur voisin,

Robert Kudsak. Et ce dernier trouvait que cet arbre occultait la lumière du soleil et qu'il était particulièrement casse-pied d'avoir à ramasser feuilles et fruits chaque automne, d'autant qu'il n'aimait pas les noix.

Alors un jour, profitant d'une absence de Marcel Findru, il se mit à tailler le noyer au ras du muret, de son côté de la clôture, et le résultat était franchement vilain. A son retour, Marcel le prit très mal. Il partit sonner chez Robert Kudsak et lui exprima vertement sa façon de penser :

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Il ne vous a rien fait cet arbre ! Et puis vous auriez pu me demander avant, c'est pas votre arbre tout de même !

— Et bien justement, il n'avait rien à faire à m'envahir avec ses branches, ses feuilles mortes et ses noix partout. Il y a longtemps que vous auriez dû le tailler.

— N'empêche que c'est pas des façons de faire, ça, vous auriez dû m'en parler, on aurait trouvé un arrangement. Y'a pas intérêt à ce qu'il meure maintenant !

Et Marcel repartit chez lui furieux. Il essaya tant bien que mal de redonner une forme décente à son arbre, mais celui-ci fut tellement rabattu qu'il ne donna plus jamais de fruits. Depuis, les deux familles s'ignoraient. On avait laissé pousser les haies de thuya en épaisseur comme en hauteur pour bien se barricader chez soi, on fermait tous les volets à la tombée de la nuit pour être sûr de ne pas être vu, et chacun vécu à côté de l'autre comme s'il n'existait pas. Si par malheur Marcel et Robert devaient se croiser dans la rue, il

Réel et virtuel



Aneesa habite dans une tour d'un quartier populaire. Elle a un frère, Idriss, qui va sur ses dix-huit ans, et une Maman infirmière, Mariam. Mais pas de Papa. Ou plutôt plus de Papa. Son père et sa mère se sont rencontrés au Mali pendant leurs études, et quand Cheikna est devenu médecin, il a épousé Mariam. A l'époque, il n'avait qu'une idée en tête, s'était de venir s'installer en France, où il pensait que la situation serait meilleure qu'au Mali. Malheureusement, en tant que médecin étranger, il avait eu le choix entre retourner étudier plusieurs années car son diplôme n'était pas reconnu, ou occuper des postes subalternes. Comme ils avaient déjà un fils et que Mariam attendait un autre enfant, la deuxième solution était la seule envisageable. Il a tenu ainsi quelques années, mais un jour, las de n'être pas valorisé, Cheikna a laissé femme et enfants pour retourner vivre à Bamako, espérant regagner un peu du prestige qu'il avait perdu.

Mariam élevait donc seule ses deux enfants depuis trois ans, ce qui était difficile entre ses gardes, le travail du week-end, la fatigue, et l'adolescence d'Idriss et Aneesa qui se manifestait de façon totalement différente. Idriss était le portrait de son père. Grand, mince, au visage noble et hermétique, il avait très mal pris le départ de son père, dont il rendait sa mère responsable. Il était dur avec elle, insolent

la plupart du temps, se considérait assez grand pour ne pas lui obéir, et ne communiquait avec personne. Il avait peu d'amis au lycée, et passait son temps sur Internet à correspondre avec de parfaits inconnus à tous les coins de la planète. Aneesa au contraire, ressemblait à sa mère. Plus petite et robuste, totalement dévouée et prévenante, avec un trop plein d'affection à donner comme à recevoir. Elle avait le contact facile et faisait souvent de nouvelles connaissances. Cet abandon paternel l'avait beaucoup fait réfléchir. Quand sa mère leur avait demandé à tous les deux d'essayer d'être raisonnables et responsables les jours et les nuits où ils seraient seuls, elle avait pris cette requête pour une telle marque de confiance, tout en sachant qu'elle n'avait pas le choix, qu'elle faisait de son mieux pour l'honorer. A trois sur un seul salaire, Aneesa avait conscience des sacrifices à faire. Mais elle voulait faire davantage pour aider sa mère. Alors un soir qu'elle n'arrivait pas à dormir car sa tête fourmillait d'idées pas toujours réalistes d'ailleurs, Bisbille, la pipelette des Sorcigentières, était venue lui donner quelques conseils. Assise en tailleur sur un coin d'oreiller pour lui faire face, elle fit comprendre à la jeune fille qu'elle était assez grande pour envisager d'assumer des tâches rémunérées.

– Comme quoi ? avait demandé Aneesa

– Tu es bonne en français, tu peux essayer de donner des leçons particulières à ceux qui ont du mal, tu peux garder des enfants tout en continuant à faire tes devoirs. Il y a plein de choses que tu es tout à fait capable de faire, rien que dans

Trois générations sous le même toit



Maman est tracassée. Sa mère vient de l'appeler pour lui raconter ses derniers déboires : la maison qu'elle se fait construire n'est pas prête, et l'appartement qu'elle quitte est déjà reloué. Ce qui veut dire qu'elle se retrouve sans logement à la fin de la semaine, pour une durée qu'elle ignore encore. Evidemment personne ne s'attendait à ça, mais on ne peut pas laisser grand-maman à la rue. Il va donc falloir l'héberger, et comme chaque fois qu'elle a un problème, nous ne sommes prévenus qu'à la dernière minute. Au téléphone, j'entends ma mère lui dire :

– Et tu viens seulement de l'apprendre ?

Et je devine la réponse classique :

– Oh ! Non ! Mais je n'ai pas voulu vous embêter plus tôt avec ça.

– Maman, je t'ai dit mille fois qu'Alain et moi n'avons aucun problème à t'aider, mais qu'on aimerait bien savoir les choses à l'avance pour qu'on s'organise !

Suivie de :

– Tu vois, je savais que ça allait t'embêter !

J'ai beau n'avoir que douze ans, j'ai entendu des dizaines de fois ma mère et sa mère se disputer, et c'est toujours pareil, chacune reproche quelque chose à l'autre. En fait, j'aime bien grand-maman, avec moi elle est gentille et bizarrement

pleine de patience. Mais avec sa fille, elle lui cherche tout le temps des poux dans la tête. Au fait, il faut que je vous présente : Maman s'appelle Céline, sa mère Hélène, Papa Alain, et moi c'est Chloé. Mes parents disent que je suis très observatrice. C'est vrai. Je passe plus de temps à écouter et regarder les autres qu'à parler, on apprend tout un tas de choses comme ça. On pourrait croire que je suis réservée, mais ce n'est pas ça du tout. Et puis comme je n'ai ni frère ni sœur, je n'ai pas l'habitude de parler toute seule. En tout cas, je sens que ce soir le dîner va être animé.

Effectivement, quand nous nous sommes retrouvés à table, Maman aborde à petits pas le sujet de l'après-midi. Papa comprend très vite les conséquences de cette nouvelle :

– Bon, et bien je suppose que ce week-end nous n'irons pas en goguette s'il faut chercher ta mère et ses affaires. Je suis très content que tu veuilles l'aider. Mais si ça doit durer longtemps, il y en a une de vous deux qui devra mettre de l'eau dans son vin, vu que vous passez difficilement plus de trois jours sans vous taper sur les nerfs. Je te préviens, je ne m'en mêlerais pas.

– Merci Alain, c'est vraiment gentil d'accepter, et je te promets de faire des efforts. Tu verras, tout ira bien.

Le week-end arrive, et le déménagement se passe plutôt bien car Hélène a réussi à obtenir que ses meubles et sa vaisselle puissent être regroupés dans la partie finie de la future maison. Le soir, pour nous remercier, grand-maman a offert une très belle pipe en écume à Papa, un parfum à Maman, et un grand puzzle pour moi. Nous l'avons écouté pendant des

Il n'y a pas de rose sans épine



Samnang est complexé. Alors que tous ses camarades ont des mamans qui ont un beau métier ou qui non pas besoin de travailler, sa maman à lui, Néang, est une domestique chez des gens fortunés. La famille Paterson, avec ses cinq enfants fait partie du gratin de San Francisco et occupe un étage complet dans un luxueux immeuble d'un des quartiers les plus chics de la ville. Tandis que sa mère et lui habitent une petite aile retirée de l'appartement. Il n'aime pas ça du tout, il a honte de dire qu'ils n'ont pas d'endroit à eux, que ses parents ont divorcé, et que sa mère fait le ménage chez les autres.

Pourtant Samnang ne manque de rien. Il est choyé par sa mère, et considéré comme un égal par les parents Paterson. Néang est même tellement appréciée de ses employeurs, qu'ils font tout pour l'aider à élever seule son enfant, jusqu'à payer ses études dans la même école privée que leurs propres enfants. Mais que sait un petit garçon de dix ans des sacrifices d'une mère ?

Plein de rancœurs, souvent en colère contre la vie, le monde, tout et n'importe quoi, il se confie à son petit bonzaï, ultime cadeau de son père avant son départ. Or un jour, Greluche qui le trouvait bien ingrat, décida de lui donner une petite leçon. Elle transforma son érable miniature en arbre

magique doué de parole. Le soir venu, quand Samnang déversa ses sempiternels reproches sur son copain qu'il avait appelé Nakinpote, il fut abasourdi de l'entendre répondre :

- Samnang, as-tu mangé ce soir ?
- Oh ça alors ! Tu parles maintenant ? Ben oui j'ai mangé.
- Etait-ce bon ?
- Très bon.
- C'est comme ça tous les jours ?
- Bah ! Oui. Mais pourquoi toutes ces questions ?
- Pour rien Samnang, bonne nuit.

Le lendemain matin, il s'adressa à Nakinpote pour voir s'il avait rêvé ou non, mais peine perdue, le petit arbre restait silencieux. Il se dit qu'il était bien ridicule de croire qu'un arbre avait pu lui parler, et n'y pensa plus en allant à l'école. Cependant, au moment du coucher, après avoir raconté sa journée à Nakinpote, ce dernier se remit à l'interroger :

- Samnang, est-ce que tu dors par terre ?
- Tu vois bien que non, je suis dans mon lit.
- Hélas non, je peux entendre et parler, mais je ne vois rien. Est-ce qu'il est dur comme la paille d'un prisonnier ?
- Mais pas du tout, il est très moelleux !
- As-tu bien chaud en hiver ?
- Bien sûr parce que ma mère rajoute des couvertures. Mais vas-tu me dire à la fin pourquoi toutes ces questions ?
- Pour rien Samnang, bonne nuit.
- Oh ! Toi, tu vas finir par m'énerver si tu continues. Je ne te souhaite pas une bonne nuit.

Le jour suivant, même mutisme de Nakinpote. Samnang

L'art et la manière de dire les choses



Demain, c'est l'ouverture du carnaval pour les Sorcigentières. Pendant une semaine, elles ont le droit, partout dans le monde, de faire absolument ce qu'elles veulent à condition que le résultat de leurs agissements soit positif. Aujourd'hui est donc un grand jour, puisqu'elles se réunissent pour décider de leurs tours de passe-passe carnavalesques. Les débats sont longs et animés, mais le sujet qui revient sans cesse est la piètre façon de communiquer de certains humains, et cette propension qu'ils ont à se disputer pour des broutilles et à s'invectiver sans limite. A l'unanimité, il est donc adopté comme cheval de bataille pour la semaine à venir.

Après avoir décortiqué toutes les attitudes à bannir, elles tombent d'accord sur plusieurs méthodes à mettre en application. Malypense propose qu'à chaque insulte, juron, et autres gros mots inacceptables, hommes et femmes se mordent la langue ou l'intérieur des joues. Athlétis, une nouvelle recrue, a une idée de génie. Chaque objet utilisé dans un accès de violence, se retournera comme un boomerang sur celui ou celle qui l'aura lancé. Fouillassonne se chargera de transformer en langage prévenant et fleuri les critiques en tout genre, tout en faisant perdre une touffe de cheveux aux auteurs de commentaires désagréables. C'est que les cheveux sont très importants chez les humains, et la

calvitie source de gros complexes. Quand les gens se mettront à crier au lieu de parler normalement, Escagasse enverra un son très désagréable dans leurs oreilles pour qu'ils baissent le ton. Pour les enfants, c'est plus délicat. S'il faut sévir en cas d'impertinence, mensonges ou refus d'obéissance, Bisbille trouve que le mieux à faire est de les faire trébucher sans raison, pour qu'ils se retrouvent par terre sur leur popotin. Très humiliant ça aussi ! Et Greluche veillera à ce que les coups donnés soient détournés de leur but.

Elles peaufinent les détails et se distribuent les tâches pour aborder ce qu'elles appellèrent 'la semaine du respect'. Après tout, il y avait la journée sans tabac, la journée des femmes, la journée de la courtoisie au volant, alors pourquoi pas une semaine entière de comportement sociable, aimable et poli. Il est certain que ça changerait beaucoup de choses. Alors pour observer les conséquences de leurs stratagèmes, rendons-nous invisibles pour passer les sept jours suivants auprès de la famille Uragogo.

Le père, Hugo, est colérique et souvent grossier. La mère, Mathilde, crie pour un oui ou pour un non. Et leurs deux enfants, Mégane, neuf ans, et Cédric, sept ans, sous l'influence du comportement de leurs parents, n'ont rien à leur envier. La plus grande s'enfonce dans le mensonge, et le fils est en pleine période capricieuse.

Arrive le lundi matin. Comme généralement au lever du jour, ils sont tous trop endormis pour parler beaucoup, le petit déjeuner est avalé en silence et rapidement. Hugo part

Le rallye des Castors et Marmottes



Au Val d'Iris, il y a une tradition printanière qui se perpétue depuis des années : le premier week-end de mai, un rallye est organisé par et pour les adultes, sorte de chasse au trésor et prétexte pour passer une journée dehors à explorer la région. Or cette année, quelqu'un a eu la brillante idée d'essayer d'en mettre un en place pour les juniors, avec un chauffeur par voiture pour les emmener d'un point à un autre, sans lien de parenté avec ses passagers de façon à éviter le favoritisme.

On dispose de sept jours pour trouver le point de départ, à l'aide de rébus, charades et autres jeux. Puis le jour J, il faut résoudre différentes énigmes pour se rendre d'une étape à l'autre. Le parcours est bien évidemment chronométré, le but étant d'arriver le plus vite possible au rendez-vous final où tout le monde se retrouvera autour d'un buffet barbecue pour partager un moment de convivialité et distribuer les prix aux équipes. En fait, il n'y aura pas vraiment de perdant car tous les jeunes auront droit à quelque chose, mais l'importance du cadeau ira en décroissant selon l'ordre d'arrivée. Les lots sont constitués de baladeurs, de DVD et CD, de livres et de jeux de sociétés, achetés par les parents qui ont mis leurs contributions en commun.

Vincent et Nathalie, âgés de douze et quinze ans

respectivement, sont tout excités à l'idée de participer pour la première fois à ce jeu normalement réservé aux parents. Ils ont planché toute la semaine pour trouver le point de ralliement, non sans chamailleries. Vincent, féru de cinéma et de jeux vidéo, se voit déjà l'heureux gagnant d'une PlayStation ou d'un lot de nouveaux films. Anxieux de nature, il veut sans cesse solliciter l'intervention des parents, car il a très peur de se tromper de lieu de départ, mais Nathalie refuse catégoriquement. Très joueuse, elle veut savourer chaque moment de ce rallye qu'elle voit comme une occasion de s'amuser une journée entière, et peu lui importe de gagner ou non. Finalement, en combinant les réponses aux différentes questions, ils tombent d'accord sur le fait que le vieux lavoir du village est le seul lieu plausible. Et les parents, qui connaissent la première réponse car ils doivent les conduire au rendez-vous, leur confirment qu'ils ne se sont pas trompés.

Le dimanche matin, au réveil, tout est prêt. Les sandwiches, les boissons, l'appareil photo, une carte bien détaillée de la région, un dictionnaire, des jumelles, des paniers, une boussole et toutes sortes d'accessoires divers et variés. Nathalie saute de joie, Vincent trépigne d'impatience. Les parents ont tant de mal à les contenir qu'ils arrivent les premiers au lavoir en question, avec quinze minutes d'avance. Vincent ne cesse de regarder sa montre et de s'inquiéter :

– On s'est peut-être trompé, c'est pas normal qu'il n'y ait personne

Monsieur Cellophane



Quand on dit d'une personne qu'elle est insignifiante, c'est en général qu'on ne sait rien d'elle et qu'on est incapable de la décrire. Il s'agit de quelqu'un qui ressemble à tout le monde mais à aucun individu en particulier, ni grand ni petit, ni gros ni maigre, dont on ne se souvient ni de la couleur des cheveux ni des yeux, car on n'y a prêté aucune attention. Si encore il y avait un signe distinctif tel qu'une excroissance sur le nez ou un crâne dégarni, on pourrait au moins les nommer « la dame à la verrue » ou « le monsieur chauve » ! Mais si en plus cette personne était timide, réservée ou misanthrope, alors là, c'était cuit, elle pouvait disparaître du jour au lendemain sans qu'on s'en aperçoive, ange ou démon, génie ou simplet ! Parce que les gens ont cette habitude de ne s'intéresser qu'à ce qui les attire ou les repousse, se singularise en bien ou en mal, et non par ce qui se fond dans la multitude.

C'est ainsi qu'habite Gabriel Dargham, dans un coin retiré de la ville Desœillères, avec deux mille trois cent dix-huit autres habitants qui l'entourent sans jamais s'être aperçus de son existence. Pourtant, ce monsieur « Cellophane » comme on pourrait l'appeler, est un être exceptionnel que beaucoup gagneraient à connaître. Seulement il n'aime pas se mettre en avant, et s'est installé dans cette région précisément pour

profiter du calme de l'anonymat et travailler sans relâche à son art. Gabriel est un musicien de génie. Ayant commencé à cinq ans à jouer du piano, il écrivait déjà ses premières partitions à onze ans. Né au Liban, petit pays alors déchiré par la guerre, il avait réussi à se réfugier dans la musique pour oublier les atrocités qui l'entouraient. Il devint rapidement célèbre, car les événements rendaient la population avide de divertissements, et composait autant pour des artistes nationaux qu'internationaux. Jusqu'à ce jour terrible où un attentat odieux fit exploser son immeuble, emportant sa femme et ses trois enfants, alors qu'il était en train d'enregistrer en studio. A trente et un ans, son inspiration se tarit, son pays lui devint insupportable, et il décida de venir s'installer en France où il avait déjà de sérieux contacts.

Grâce à l'environnement paisible de Desœillères, où il avait acheté la maison d'un ancien garde forestier bien cachée dans la forêt, il parvint à se remettre à composer. S'il avait perdu foi en la race humaine, créer ou interpréter des mélodies le transportait dans un monde imaginaire meilleur, et il ne se sentait jamais seul en compagnie des notes de son piano. Il avait adopté un pseudonyme pour ses œuvres, afin de ne pas être reconnu par ses concitoyens, si bien qu'être transparent à leurs yeux lui convenait parfaitement. Quand il faisait ses courses en ville, Monsieur Cellophane croisait une foule de gens dont le regard le traversait pour se poser plus loin. De toute façon, les Œillérois n'avaient d'yeux que pour leur célébrité locale, Jérôme Dupin, un jeune athlète de

La maison désenchantée



Solange, Jean-Luc Nickelle, et leur fille Vanessa, habitent une belle maison fort bien entretenue. Des deux parents, curieusement, c'est le père qui est le plus méticuleux et ordonné.

Il ne supporte pas le fouillis, ne laisse jamais un magazine traîner sur la table basse ou des vêtements éparpillés n'importe où. Féru d'art en général, et de sculptures en particulier, il dispose ses bibelots de façon très précise sur les étagères. Le jardin est manucuré de la même manière. La pelouse ressemble à une moquette au point qu'on ose à peine y marcher, et les plates-bandes abondamment fleuries sont totalement dépourvues de mauvaises herbes. Bref, c'est une belle maison, parfaite pour des adultes, totalement inadaptée pour des enfants. D'ailleurs, si Solange a trouvé ça contraignant au début mais s'en est vite accommodée, s'amusant même de voir son mari repositionner ses affaires après avoir fait le ménage, ces règles sont vécues différemment par leur unique petite fille de dix ans. Bien sûr, Vanessa a appris à ranger sa chambre comme il faut et à ne rien laisser derrière elle, mais elle n'oserait jamais sortir plusieurs jeux de leur malle pour les porter au salon, ou tout simplement faire un peu la folle, ce qui paraît bien normal à son âge. Quant à inviter ses camarades pour une fête ou un anniversaire, elle n'y songe même plus. C'est chaque fois

trop de souci et de travail pour tout remettre en ordre, et sa meilleure amie Magali, un tantinet maladroite, finit toujours par renverser ou casser quelque chose. C'est que Magali Traucoule vient d'un tout autre univers. Etant cinq enfants dans un espace similaire à celui des Nickelle, il serait utopique et vain d'essayer constamment d'avoir un intérieur parfait. Magali a l'habitude de jouer avec ses frères et sœurs aussi bien dans leurs chambres que dans le salon, le premier étage est leur royaume et chacun est libre de courir comme de jouer dans le jardin. Certes, il y a des règles, bien nécessaires quand on vit à sept personnes sous le même toit, mais les priorités ne sont pas les mêmes, et quand vient le jour du grand ménage, tout le monde s'y met en s'amusant. Généreux, les parents Traucoule aiment avant tout entendre des rires d'enfants et avoir leur porte toujours ouverte. La maison ne désemplit jamais, les amis comme les voisins sont toujours les bienvenus, et on s'adapte à toutes les situations, pourvu que cette maison respire la vie. Comme Vanessa est souvent invitée chez son amie, elle voit bien la différence, et s'en attriste chaque fois davantage. Un jour, n'y tenant plus, elle décide d'en parler à sa mère :

— Maman, à quoi ça sert d'avoir une maison toujours propre et bien rangée alors que personne ne vient jamais à l'improviste ?

La question prend Solange de court. Elle ne se l'était jamais posée, et surtout n'avait pas imaginé que sa fille puisse mal vivre la situation.

— Pourquoi dis-tu cela ? demande-t-elle pour gagner du

De fil en aiguille



Nous sommes en octobre, et Marina a mal démarré sa sixième. Non pas au niveau scolaire à proprement parler, car Marina est en tête de sa classe comme d'habitude, mais au niveau moral. Premier coup dur, sa sœur aînée, Ileana, a quitté la maison avant l'été pour emménager avec son copain. Elle vient de trouver un emploi en tant qu'Informaticienne dans une grande société, et pour la première fois, n'a même pas passé les grandes vacances en famille. Puis ce fut au tour de Tatiana qui, ayant réussi son Baccalauréat haut la main, a commencé des études de Commerce International à l'Université, comme leur père. Elle aussi serait bien partie de la maison, mais comme elle est ambitieuse, elle a choisi de rester pour ses études. Et les horaires fantasmiques de l'Université lui donnent une nouvelle liberté que ses parents ne peuvent plus contrôler. Pourtant, la vie n'est pas bien drôle chez les Sparsiatila. Dimitri rêvait d'avoir des fils, mais n'a eu que des filles. Ce qui ne l'a pas empêché de les élever comme des petits soldats. Il imposa très tôt une discipline sévère, et dès que les plus grandes ont été en âge de s'intéresser aux garçons, il est devenu carrément tyrannique. Il craignait sans cesse qu'il ne leur arrive quelque chose. C'était une telle obsession qu'il n'a rien trouvé de mieux que de leur interdire toute sortie quelle qu'elle soit. A présent

qu'elles étaient majeures, ce régime ne s'appliquait plus qu'à Marina, bien qu'elle soit beaucoup plus jeune. Leur mère, qui n'avait jamais pris leur défense, se conforma comme chaque fois aux décisions de son mari.

Marina souffre de cette situation, elle voudrait grandir plus vite et s'en aller aussi. Oh ! Bien sûr, elle s'entend très bien avec Tatiana qui lui confie volontiers ses petits secrets, mais maintenant qu'elle est accaparée par ses études, elle n'a plus de temps à lui consacrer.

Là-dessus s'est ajouté le passage de l'école au collège qui n'a rien arrangé, car aucune de ses petites copines ne s'est retrouvée dans le même établissement. Il y a bien cette Sylvie qu'elle envie, car elle non seulement elle est aussi douée qu'elle, mais en plus elle est jolie, seulement Marina ne sait pas trop comment l'aborder. Un jour, alors que leur dernier cours vient d'être annulé, c'est Sylvie qui fait le premier pas et s'approche de Marina :

– Tu veux venir chez moi pour qu'on fasse ensemble le devoir de mathématiques ?

Marina prend un air embarrassé.

– C'est que, j'aimerais bien, mais je ne peux pas.

– Pourquoi ?

– Mon père ne serait pas d'accord.

– Il ne veut pas que tu révises avec une copine ?

– Non, c'est pas ça, il ne veut pas que j'aille chez qui que ce soit.

– Bah ! Dis donc, il est drôlement sévère ton père !

– Par contre, tu peux venir chez moi si ça te dit.

Les Merlins du logis



Florian est un mari chanceux, comme beaucoup d'hommes d'ailleurs même s'ils ne s'en vantent pas, car il a chez lui un panier magique. Vous savez, ce fameux panier dans lequel on jette ses vêtements sales, qu'on retrouve quelques jours plus tard lavés, repassés et sentant bon, pliés dans ses tiroirs ou accrochés dans sa penderie. Comme souvent derrière les miracles domestiques, il y a une maman qui, avec ou sans travail, s'assure que sa maison soit nette, le frigidaire garni, les repas assurés, et le linge toujours propre.

Les enfants ne sont pas dupes et savent presque tous qu'il n'y a rien de magique dans tout ceci, mais les Papas ne se posent pas souvent la question. Florian pas plus qu'un autre, lui qui a un très bon poste dans une grande banque, et une femme merveilleuse, Rita. Celle-ci, malgré un travail qu'elle n'aime guère dans un centre de formation, a perpétué cette habitude si féminine de tout gérer, même après la naissance de leurs deux garçons, Samy et Gaby, et jusqu'à ce jour, alors qu'ils ont respectivement onze et huit ans.

Or, ce vendredi soir, alors qu'ils étaient à table et s'apprêtaient à attaquer le dessert, Rita déclare qu'elle a quelque chose d'important à dire à ses enfants. Après avoir consulté son mari du regard, elle commence :

– J'ai trouvé un nouveau travail au siège d'une Agence

d'Intérim, et je vais m'occuper de former le personnel de toutes les agences en Europe, ce qui veut dire que je vais beaucoup voyager. J'en ai parlé avec votre Papa qui me soutient totalement, et je commence lundi pour un premier voyage d'un mois en Italie. Je ne serais donc pas là pour m'occuper de vous après l'école ni vous voir tous les soirs.

– Ah bon ? Et comment on va faire alors ? dit Samy.

– C'est votre Papa qui va me remplacer et faire tout ce qu'il peut, avec votre aide bien sûr.

– On ne va pas te voir pendant un mois ? s'inquiète Gaby. Il vient de comprendre que son absence sera longue et éclate en sanglots.

– Mais c'est pas juste ça, pourquoi tu veux nous quitter, hein ?

– Je ne veux pas vous quitter mon chéri, mais j'ai l'occasion de faire un nouveau travail qui m'intéresse beaucoup et j'en suis très contente.

– Je pourrais venir avec toi ?

– Non Gaby, ce n'est pas possible, tu dois continuer à aller à l'école, pour que toi aussi, un jour, tu puisses faire un métier que tu aimes. Parfois les parents ont des choix à faire qui ne font plaisir à personne sur le moment, mais qui sont bénéfiques plus tard. Si vous avez une maman plus heureuse, vous en profiterez mieux, et votre père aussi.

– T'inquiètes pas maman ! Avec papa, on va se débrouiller très bien, dit Samy, jouant les gros durs alors qu'au fond, il n'en mène pas large. N'est-ce pas P'pa ?

– Bien sur mon garçon, à nous trois, on va faire un malheur.

Entre deux maux, il faut choisir le moindre



Coralie est une enfant que rien ne distingue de millions d'autres enfants. Elle n'est ni plus ni moins heureuse qu'une autre, sa scolarité se passe sans échec ni réussite particulière, et son environnement familial est plutôt stable. Certes, on ne peut pas dire qu'à trois ans elle ait bien vécu l'arrivée de sa petite sœur, car elle a vu ses privilèges d'enfant unique fondre à vue d'œil. Mais elle avait rapidement profité des avantages de ne plus être seule.

Pourtant, un jour dans sa douzième année, elle commit une bêtise qui devait l'entraîner sur une fort mauvaise pente. Elle était au supermarché avec ses parents, et vagabondait dans les allées sans trop s'éloigner d'eux, quand elle tomba en admiration devant un rayon de perles pour faire des bijoux soi-même. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les tailles, celles qui brillaient de mille feux, d'autres qui étaient décorées de motifs délicats. Elles étaient toutes si belles, que Coralie ressentit tout à coup un besoin urgent d'en avoir, comme si c'était vital. Elle jeta un coup d'œil à sa droite, puis à sa gauche, et se rendant compte que personne ne l'observait, elle se saisit d'un tube de gouttes de cristal multicolores, qui tenait dans le creux de sa main, et qu'elle s'empressa d'enfourer dans la poche de son pantalon. Oh ! Elle savait bien que ce qu'elle faisait était très mal, interdit et répréhensible, mais c'était plus fort qu'elle. Elle

rejoignit ses parents comme si de rien n'était, et ne les quitta plus jusqu'au moment de passer en caisse. Là, son petit cœur se mit à battre très fort. Elle se dit qu'on allait remarquer la bosse dans sa poche et la fouiller, qu'une alarme allait se déclencher, que tout le monde saurait en quelques minutes qu'elle était une affreuse voleuse ! Pas du tout ! Elle passa par les portillons pour aider sa mère à remplir le caddie, sans que son visage trahisse son anxiété, et quitta le magasin, remontée à bloc par ce succès inespéré.

Dans la voiture, le soulagement de ne pas avoir été prise étant aussi fort que la peur qu'elle avait eue, elle devint complètement exubérante. Arrivée à l'appartement, une fois les cabas vidés et les provisions rangées, elle se précipita dans sa chambre pour admirer ce qu'elle prenait presque pour des bijoux. Le plus bête, c'est qu'elle ne pourrait pas s'en servir car ses parents ne manqueraient pas de lui demander où elle les avait eues. Alors elle ouvrit son coffre à jeux et les cacha tout au fond.

Pour n'avoir eu aucune conséquence, cet incident qui aurait dû rester unique, se transforma en vilaine habitude. Car elle ne se contenta pas de cette victoire. Trouvant le danger associé à ces méfaits tout à fait excitant, elle recommença quelques mois plus tard au rayon du maquillage. Elle avait toujours trouvé très attrayant l'étalage des crayons, mascaras, fards à joue et à paupières, et tous ces objets si féminins. Elle s'empara d'un étui de rouge à lèvres noir et or qu'elle trouvait follement chic et, faisant mine de relacer son

La politesse des Rois



En ce qui concerne la manière de gérer son temps, il y a en gros deux catégories de personnes. Celles qui sont systématiquement en retard, et celles qui sont à l'heure, voire même en avance. Ludovic a des parents qui appartiennent aux deux catégories : Kurt, son père, n'arrive jamais à l'heure nulle part, bien qu'il soit sans cesse pressé, et Sabina, sa mère, est d'une ponctualité exemplaire. On reconnaît ces deux comportements dès le matin. Kurt met son réveil à sonner 30 minutes avant son départ au travail, ce qui l'oblige à se dépêcher pour se raser, se laver, s'habiller, et se coiffer, tout en buvant une gorgée de café par-ci par-là car il n'y a guère de place pour un petit-déjeuner avec un tel programme. Puis il fonce au garage, démarre en trombe, et conduit comme un fou vers son bureau tout en s'énervant contre les autres conducteurs qui n'avancent pas assez vite à son goût. Et quand il arrive à son travail, il est déjà stressé avant d'avoir commencé quoi que ce soit. S'il a une réunion, il trouve toujours le moyen d'être le dernier à rejoindre les personnes convoquées. S'il doit chercher sa femme quelque part, il la fait attendre au mieux vingt minutes, au pire il n'y a pas de limite, ce qui ne manque pas d'irriter son épouse, et se termine toujours par une dispute. Quand ils vont au spectacle, c'est la course et ils s'installent tout essoufflés ; au

concert, la même chose, quant au théâtre, il est déjà arrivé qu'ils ratent la première partie car là, au moins, on ne laisse pas les retardataires perturber les comédiens ni les spectateurs. Quand on arrive en retard, on doit attendre jusqu'à l'entracte pour pouvoir entrer. Pourtant curieusement, quand il s'agissait d'aller au cinéma, une vraie passion chez Kurt, il arrivait à l'heure, car il avait toujours peur de rater le début et de ne pas pouvoir comprendre la suite. Comme quoi, il en était capable quand ça l'arrangeait.

Sabina est tout l'inverse. Elle se donne une heure le matin pour prendre son temps, apprécier de manger des tartines et de boire quelque chose avec son fils avant de l'accompagner à l'école, tout en s'assurant de ne jamais le faire arriver en retard. Puis elle se rend à son bureau en transport en commun, pour éviter les accidents et les bouchons. Qu'elle aille chez le dentiste ou le coiffeur, elle est toujours à l'heure car elle est prévoyante et se donne chaque fois une marge d'erreur. Elle a tellement horreur d'attendre, qu'elle évite tout simplement de faire subir ça aux autres, partant du principe que respecter les gens, c'est aussi respecter leur agenda.

Si tout le monde était comme elle, il y aurait par exemple moins de queue chez les médecins, qui prennent souvent du retard à cause de patients négligents, ou en fin de mois devant les guichets pour acheter un titre de transport mensuel. On peut imaginer que les conducteurs

La vérité travestie



Béatrice avait grandi dans une famille déchirée, avec un père brutal dont les colères et les coups avaient fait trembler la mère comme les quatre filles. Depuis son départ à sa majorité, elle pensait que la vie lui devait réparation, et plus particulièrement les hommes. Elle avait beau être devenue adulte, elle restait encore une petite fille dans sa tête. Dès la fin de ses études, elle avait trouvé un poste de standardiste dans une petite société, et n'avait qu'une idée en tête, celle d'avoir un enfant rien qu'à elle. Aussi, à presque vingt ans, lorsqu'elle rencontra Manuel et qu'ils tombèrent amoureux l'un de l'autre, elle se dit que le bonheur était tout proche. Manuel était très simple, profondément gentil, avait un bon travail et une famille unie. Ils se voyaient presque tous les soirs, beaucoup le week-end, et inconscients comme ils l'étaient, ne prenaient aucune précaution mais n'en avaient jamais parlé. Et comme les choses ne vont pas sans les dire, ce qui devait arriver arriva, elle fût enceinte très rapidement. Mais au lieu de partager cette nouvelle avec son compagnon, elle garda ce secret pour elle et changea même totalement d'attitude avec Manuel. Elle lui faisait des scènes de jalousie pour un rien, fouillant ses poches et reniflant ses chemises à la recherche d'un parfum étranger, l'accablait de reproches injustifiés et lui rendait la vie insupportable. Il avait tout

essayé pour la comprendre, mais usé, et malheureux, il décida de la quitter, ignorant totalement ce qu'elle lui cachait.

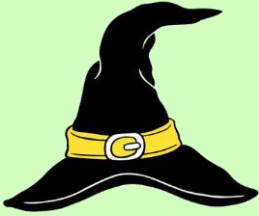
Béatrice vécu donc sa grossesse toute seule tout en continuant son travail, et mit au monde un beau petit garçon. Elle était très contrariée. Elle croyait dur comme fer qu'elle aurait une fille qu'elle pourrait cajoler et vêtir comme une poupée, et voilà que la nature en avait décidé autrement ! Elle le prénomma Oscar et prit cependant assez bien soin de lui dans les premières années, malgré ses sautes d'humeur et son manque de patience. Mais quand il atteint l'âge d'aller en maternelle, les choses se compliquèrent. L'idée que son fils échappait à son contrôle l'insupportait, elle trouvait intolérable l'influence qu'il subissait des autres enfants, et plus il grandissait, plus son amertume se renforçait. En fait, pour être honnête, elle était dépassée par les besoins d'un enfant. Quand elle rêvait d'en avoir, elle était loin d'imaginer tout ce qu'il faut faire pour en élever un, toute seule du surcroît. Alors tous les prétextes étaient bons pour passer ses humeurs sur ce petit bout de chou pourtant adorable et affectueux.

S'il avait le malheur de rentrer de l'école avec un pantalon tout crotté parce qu'il était tombé dans la cour, elle se mettait à crier :

– Mais dans quel état tu es, regarde-moi ce porc ! Tu crois peut-être que je peux t'acheter dix pantalons avec mon travail ?

Ou s'il tombait malade parce qu'il y avait une épidémie à

La pire des baby-sitters



Maude avait eu de la chance. Après son divorce, comme elle travaillait en tant qu'infirmière de nuit dans un hôpital et avait un fils de 5 ans, Francis, elle ne croyait plus possible de refaire sa vie. Mais elle avait rencontré Gérard, mécanicien et propriétaire d'un garage, qui lui avait proposé de l'épouser. Généreux, il était prêt à élever Francis comme son fils, mais il souhaitait tout de même avoir un enfant à eux deux. Aussi, dans l'année qui suivit son emménagement dans le logement au-dessus du garage, Maude mit au monde un autre petit garçon qu'ils appelèrent Antonin. Leur vie n'était pas simple avec des métiers aussi prenants, mais le ménage allait bien et les enfants étaient en bonne santé. Aucun des deux n'avait réellement le temps de jouer avec eux ou de superviser leurs devoirs, mais Gérard était fier d'eux parce qu'ils promettaient de devenir de grands gaillards costauds comme lui. Ils grandissaient donc un peu à la va comme je te pousse, avec un manque de surveillance assez conséquent, et une scolarité peu brillante pour Antonin, mais personne ne s'en alarmait.

Pour les douze ans de Francis et les sept ans d'Antonin, pensant que ça les occuperait aussi bien qu'une baby-sitter, il leur avait offert une télévision pour la chambre qu'ils partageaient grâce à des lits superposés. Francis aimait

beaucoup son petit frère et se doutait bien qu'il était trop jeune pour regarder les mêmes choses que lui. Alors il attendait qu'Antonin soit endormi pour regarder des films ... Hum ! Comment dire ? Un peu trop adultes, y compris pour lui d'ailleurs ! Mais comme les parents n'étaient jamais là pour censurer, il en profitait, en abusait même pourrait-on dire.

Ce qu'il ignorait, c'est qu'Antonin avait pris l'habitude de faire semblant de dormir, aidé par sa position au-dessus du lit de son frère, et qu'il ne perdait pas une miette de ce qui passait sur l'écran, fasciné par les images plus que par les histoires qu'il ne comprenait pas toujours, et ce jusqu'à ce que le sommeil l'emporte. Malheureusement, comme beaucoup de jeunes de son âge, Francis adorait les policiers, les films d'horreur et d'arts martiaux. Et il ne cessait d'en regarder. Si bien que pendant des années, Antonin se gava d'images aussi violentes qu'absurdes. Des bagarres chorégraphiées où les combattants se relèvent de tous les coups portés comme si rien ne pouvait les détruire. Des hommes en caoutchouc qui peuvent être assaillis par dix d'un coup sans avoir ne serait-ce qu'un bleu. Dans ces films, si on entend le bruit mat des coups de poing ou de pied, le cran de sûreté qu'on enlève d'une arme à feu ou le souffle des poignards qui volent, personne ne crie jamais de douleur. Donc rien avoir avec la réalité, mais les durs de durs, c'est bien connu, ça ne chouine jamais, c'est son Papa qui lui avait dit. Entre le laxisme et l'absence de pédagogie à la maison, Antonin arrivait ainsi à regarder seul la télévision

Le prix de l'argent



Et oui ! L'argent a un prix. D'abord parce qu'il faut le fabriquer, car il ne vient pas en graines à semer dont on récolte les fruits quand ils sont mûrs. Puis parce qu'il faut le gagner, avec plus ou moins d'effort, car si certains ont de la chance à un jeu de hasard ou reçoivent un gros héritage, la grande majorité des gens gagne sa vie en travaillant. Pourtant, chaque individu pose un regard très personnel sur l'argent. Même à revenus égaux, deux personnes peuvent réagir de façon tout à fait différente quand il s'agit de dépenser, d'épargner, de prêter, ou d'emprunter une somme.

Nicolas a fait très tôt l'apprentissage de la formule « toute peine mérite salaire ». Ses parents lui donnent en effet de l'argent de poche depuis qu'il est en âge d'effectuer certaines tâches à la maison. C'est ainsi qu'il a mis la main à la pâte, et commencé à soulager sa mère de certaines corvées domestiques. Maintenant qu'il avait douze ans, il lavait les vitres de toutes les fenêtres, passait l'aspirateur, nettoyait la voiture familiale, sortait les poubelles et aidait son père également dans ses divers travaux de bricolage. Économe et généreux, il mettait tous ses sous de côté dans une tirelire et ne les dépensait qu'aux grandes occasions. Pour lui, ce n'était pas difficile car il ne manquait de rien question

vêtements, nourriture, fournitures scolaires, et n'aimait pas particulièrement les bonbons. Généralement, quand il s'autorisait à faire une « grosse dépense », c'était pour un livre ou un CD car il adorait lire et écouter de la musique. Mais depuis quelques temps, il ne dépensait plus rien car l'anniversaire de sa grande sœur approchait, et elle allait avoir dix-huit ans, ce qui lui paraissait être un événement très important à célébrer. Il s'était mis en tête de lui offrir un beau stylo plume dans un écrin de velours, et avait mis sa mère dans la confidence.

A l'école, cela faisait deux ans que Nicolas était dans la même classe que Charlie, devenu rapidement son meilleur ami. Un peu tête en l'air mais généreux, Charlie était surtout très drôle et toujours de bonne humeur. Il était un fils unique un peu gâté, et n'avait pas besoin de faire quoi que ce soit pour avoir de l'argent de poche, ses parents lui allouant une somme fixe chaque mois dont il faisait ce qu'il voulait. Mais un jour, Charlie avait fait une bêtise chez un copain, et endommagé le lecteur de DVD qui ne fonctionnait plus. Les parents ayant exigé de leur fils qu'il se débrouille pour en acheter un autre, Charlie était bien obligé de l'aider puisqu'il était responsable. Comme il mettait rarement d'argent de côté, il était loin du montant d'un nouvel appareil. Alors il pensa à son ami Nicolas.

- Nicolas, j'ai un problème, pourrais-tu me prêter 50 euros s'il te plaît ?

- Cinquante euros ?! Mais c'est une grosse somme ça, qu'est-

Une main de fer dans un gant de velours



Six semaines de cette dernière année du primaire venaient à peine de se terminer, que le professeur de Français eut un grave accident de voiture et qu'il fallut le remplacer. L'inquiétude rôdait dans les couloirs, car les enfants savaient ce qu'ils perdaient, un monsieur désabusé après trente ans d'enseignement, mais certes pas ce qu'ils allaient gagner. Or des rumeurs circulaient que la nouvelle menait ses classes à la baguette et ne tolérait aucun manquement à la discipline. Ce n'était pas pour arranger les affaires des « Ninjas » comme ils aimaient se faire appeler, Malik, Rachid et Emile, les trois terreurs de la classe, tant pour leurs camarades que pour les enseignants.

Les sorcigentières se réunirent au plus vite, profitant de l'occasion pour tenter de redresser ce bateau qui partait à la dérive. Outrées par le niveau général d'instruction, qui était nettement meilleur trois générations plus tôt, et par le comportement de ces jeunes qui ne respectent plus rien parce qu'ils n'ont plus peur de rien, elles se mirent à jacasser, intarissables sur le sujet. Escagasse était la première à s'en plaindre.

- De mon temps, quand un maître haussait la voix, on tremblait dans ses chaussettes.

Bisbille renchérit :

- Oui, et quand on était puni, on savait qu'on l'avait mérité. Maintenant, si par malheur un prof touche un cheveu d'un de ces perturbateurs, c'est lui qui a peur des représailles.

- C'est le monde à l'envers, ajouta Malypense

- Et bien commençons par leur envoyer quelqu'un au caractère bien trempé, dit Fouillassonne

- J'ai déjà prévu celle qu'il leur faut ! s'exclama Greluche

- Ah bon ?! s'écrièrent les autres, étonnées de son initiative.

Mais il est vrai que Greluche avait le bras long et connaissait plein de monde.

- Si, si, faites-moi confiance, c'est une nouvelle recrue qui ne manque ni de bonnes idées ni d'énergie. Elle innove avec des idées conservatrices. Les bonnes vieilles méthodes remises au goût du jour si vous préférez.

- Alors dispersons-nous parmi les pires d'entre eux et assurons-nous qu'ils se montreront sous leur plus mauvais jour, suggéra Malypense

- Ça marche ! dirent-elles en chœur. Topons-là, c'est parti ! Et elles se glissèrent dans la tête de plusieurs élèves, dont nos trois Ninjas bien entendu.

C'est ainsi que la remplaçante arriva comme prévu un lundi matin à dix heures, ouvrit la porte de la classe, et eut à peine le temps de se faufiler jusqu'à son bureau qu'une horde braillarde envahit la salle. Chacun, comme à l'accoutumée, se rua sur sa place, près de son voisin préféré. Une fois son petit monde installé, elle se leva, et les enfants prirent enfin le temps de regarder à qui ils avaient affaire. Grande, mince, les cheveux auburn, mi-longs et ondulés, des yeux pétillants

La vie n'est pas un jeu



Attention : Cinq !

Michel s'accroupit et remonte très vite en avalant une grande goulée d'air du plus profond de ses poumons.

- Quatre

Droit debout, il expire lentement et à fond.

- Trois

Il plie les jambes et inspire à nouveau.

- Deux

Expire de toutes ses forces

- Un

Il se remplit d'air, encore et encore...

- Top chrono, c'est parti !

... et se retient d'expirer, pendant qu'Alec serre lentement mais sûrement le foulard qu'il lui a passé autour du cou. Pour avoir emporté la plus longue durée sans respirer, il s'est arrogé le droit de défier ses petits copains dans la cour de récréation. Pas fou, il dirige les opérations, mais ne se porte jamais volontaire pour une tentative de plus, les souvenirs des premières ayant été plutôt douloureux, ce qu'il s'est bien gardé d'avouer. Au lieu de cela, il fanfaronne, et répète à qui veut l'entendre qu'il avait eu des sensations merveilleuses, qu'il s'était senti tout léger, jusqu'à avoir l'impression de voler. A chaque nouvelle version, il en rajoute, et s'est même approprié ce jeu dangereux de

strangulation en le renommant « un ticket vers le bonheur ». Alec regarde sa montre, et la grande aiguille qui défile, seconde après seconde. Michel est en train de vivre la même expérience, avec cette idée fixe de battre Alec et son arrogance. Il faut dire que la pression du petit groupe de copains était très forte, et qu'il avait eu peur de passer pour un 'dégonflé'.

A peine vingt secondes, et il se sent déjà flotter. Encore, il faut tenir encore, dépasser le record de son rival. Une seconde de plus, ça suffirait pense-t-il. Puis ses idées se brouillent, son cerveau n'est plus irrigué par la carotide, cette veine du cou qui est si compressée par le tissu. Il se sent faible, veut faire un signe qu'il abandonne, mais c'est trop tard, il s'écroule, inconscient, sur le pavé de la cour.

Georges le pousse du bout du pied :

- T'as gagné mon pote, de peu mais t'as gagné ! Michel ne bronche pas.

Sylvain rigole, il était sûr qu'il allait battre Alec. Sur ce coup-là, il avait bien fait de parier, ça lui ferait quelques Euros de plus. Puis il se penche vers son copain et, le voyant immobile, les yeux toujours fermés, lui soulève le menton pour lui rappeler que le jeu est fini.

Hélas oui, le jeu est fini, bien plus qu'ils ne l'imaginent : Michel ne se réveille pas. Ils lui donnent quelques claques, essaient de le relever en le tenant de chaque côté, mais c'est un pantin aux bras ballants, aux pieds qui raclent le sol quand ils font quelques pas, car ses jambes ne répondent

Radio ragots = Radio bobos



Sam et Tom Granger ont quitté la grande ville pour avoir leur propre ferme dans un état du centre des Etats-Unis. Ils en rêvaient depuis des années, voulaient élever leurs filles dans un environnement plus sain et moins dangereux, avoir leur affaire et pouvoir travailler ensemble. Aussi, quand ils trouvèrent dans la petite bourgade de Blackrock une exploitation de taille raisonnable et abordable, ce fut dans l'euphorie qu'ils passèrent l'été à déménager et s'installer dans leur nouvelle maison. Tom pensait pouvoir s'occuper seul des quelques hectares de maïs et du bétail. Samantha, infirmière de profession, assurerait un revenu fixe dans un premier temps, grâce au travail qu'elle avait trouvé dans l'école primaire de leurs deux filles, Nancy et Jessica.

Les débuts furent difficiles. Il fallut un peu de temps pour s'adapter à un nouveau rythme, faire quelques améliorations dans le corps de ferme, et pour les deux sœurs, s'intégrer dans leur nouvelle école et se faire des amis. Il est vrai qu'ils ne connaissaient personne, mais ils avaient pris le soin de se présenter chez leurs plus proches voisins, les McKenzie, qui occupaient la seule ferme visible de leur propriété, à moins d'un kilomètre. Samantha eut le plus de difficultés. Grande et naturellement distante, elle intimidait

facilement, était souvent perçue comme froide et prétentieuse, ce qu'elle n'était pas. Mais elle se dit qu'elle ferait ses preuves et que petit à petit les gens lui feraient confiance.

Le début de l'année scolaire se passa sans incident majeur, juste les maux de ventre et bobos habituels. Par contre, on n'était qu'au mois de novembre et elle avait déjà vu treize fois le petit Jimmy, âgé de sept ans, et pour lequel elle s'inquiétait. Quand ce n'était pas suite à des bagarres avec ses petits camarades, il venait la voir pour des migraines ou parce qu'il était fatigué, car il disait faire beaucoup de cauchemars et dormir mal. A force de le questionner, Samantha en apprit un peu plus long sur son contexte familial. Sa mère n'avait que vingt-quatre ans, ce qui voulait dire qu'elle avait eu son enfant vers les seize ou dix-sept ans, et son père avait disparu de la circulation avant sa naissance. Depuis, Theresa vivait de petits boulots peu valorisants puisqu'elle n'avait même pas terminé le lycée, et beaucoup d'hommes avaient défilé au domicile familial. Pour la première fois, cela faisait plus d'un an qu'elle occupait la même place, serveuse dans un petit restaurant routier. Mais sa vie sentimentale était toujours aussi chaotique. Tout ceci expliquait le comportement de Jimmy, agressif, provocateur, sournois, et sans aucun respect pour les adultes. Samantha avait le plus grand mal à contenir son calme quand il venait la voir et en profitait pour l'insulter au lieu d'apprécier ses soins. Mais elle savait qu'il était mal dans sa peau. Un jour cependant, il arriva à l'infirmerie tordu de douleurs

Une chaîne de cœurs



Décidément, Soraya n'avait pas de chance. Née au mauvais moment au mauvais endroit, elle n'avait connu depuis son enfance que les bruits de la guerre, la misère et la désolation. A six ans, son grand frère Farzam en avait huit, elle avait perdu ses parents victimes malencontreuses d'un attentat alors qu'ils étaient à Kaboul pour essayer d'acheter un peu de marchandises. Leur oncle Omeed, frère de leur mère, les avait recueillis tous les deux dans son petit village près de Kaboul. Il était artisan et avait une échoppe pour vendre des tapis confectionnés par cinq paires de mains habiles, de toutes jeunes femmes qui s'estimaient heureuses d'avoir un travail. Mais l'époque n'étant pas vraiment aux frivolités, les acheteurs se faisaient rares, et deux bouches à nourrir en plus tombaient très mal. D'autant que Farzam n'avait qu'une idée en tête depuis qu'il était orphelin, celle de rejoindre les soldats pour venger la mort de ses parents. Il passait des journées entières à jouer à la guerre, parcourant les rues à la recherche de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une arme, pour se sentir plus fort, plus grand. C'est ainsi qu'un jour, alors que sa sœur l'accompagnait, il aperçut une grenade, se précipita pour la ramasser, et disparu pour toujours dans une épouvantable explosion et un nuage de poussière, laissant sa sœur inanimée sur le chemin. Ce sont

des proches d'Omeed qui l'ont trouvée. Effrayés par son visage couvert de sang, ils l'avaient emmenée dans leur modeste demeure, et c'est en la nettoyant délicatement qu'ils la reconnurent. La pauvre petite se rappelait son nom et son oncle, mais rien de ce qui était arrivé, et elle réclamait son frère sans avoir compris qu'il ne faisait plus partie de ce monde. Elle-même n'était pas sortie indemne de l'accident : quand la mine sur laquelle avait marché Farzam avait éclaté, son œil droit avait été irrémédiablement atteint. Son visage était défiguré, elle souffrait de partout. Quand Omeed vint la récupérer, prévenu par le couple, il se mit à pleurer en la voyant. Il appela un médecin pour la faire examiner, lui prodigua les soins nécessaires durant les semaines suivantes, puis lui expliqua pour son frère. Si son malheur était bien grand, les plaies multiples n'étaient pas trop graves, il fallait juste veiller à ce qu'elles ne s'infectent pas et bien les nettoyer deux fois par jour. Tout de même se dit Omeed, je n'avais vraiment pas besoin de ça ! S'il aimait sa nièce et son neveu, il avait abandonné depuis longtemps l'idée que Farzam puisse l'aider dans ses affaires, trop rebelle et indiscipliné, mais comptait bien faire travailler Soraya et la marier le plus vite possible pour qu'elle ne soit plus à sa charge. Alors pensez, avec un visage tout abîmé, un œil en moins, qui pourrait vouloir d'elle à présent ? ! Omeed n'avait pas d'enfant. Lui aussi avait perdu sa femme, emportée peu de temps après leur mariage par cette guerre qui n'en finissait pas. Existait-il encore une famille dans ce pays, qui n'avait pas perdu un proche ? Soraya sentait

Merci à fr.freepik.com pour toutes les illustrations

Toute reproduction interdite dans tous pays
ISBN 9782322242818 Isabelle Meeks © 2020

Lutineries à la rescousse

Isabelle Meeks est une passionnée des mots comme des gens. Essentiellement cosmopolite, elle nous raconte les mésaventures de trente-six familles de toutes origines et de tous bords. A l'aide de ses Sorcigentières, petits personnages fort sympathiques, elle décortique les travers des êtres humains avec l'optimiste conviction qu'on peut toujours s'améliorer, avec ou sans aide, à condition de le vouloir. Ses petites satires, pleines d'humour, de tendresse et de générosité, devraient plaire aux adultes en devenir, comme à ceux qui ont su garder une âme d'enfant. Mais n'est-ce pas là le propre des contes ?



9 782322 242818

18€